

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 632.—SAMEDI, 13 JUIN 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA MARCHANDE DE FLEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 JUIN 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Mot de la fin, par Karoli.—Adieu, par Pedro.—Carnet du "Monde Illustré."—Poésie : Saint Cuthbert (avec gravure), par Adrien Dézamy.—Nouvelle : Le brillant, par Julien-H. de Turquie.—Faits scientifiques.—Poésie : Consolation, par Joseph A.—Le "Royal William," par Benjamin Sulte.—Nouvelle : Fils de brave, par Henri Passerieu.—Les fleurs, par Mme Alphonse Daudet.—Pot de pensées.—Crachoir de poche (avec gravure).—Sport à la campagne (avec gravure).—Les harangues de Napoléon Ier.—Liste des numéros gagnants.—Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames.—Feuilletons : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin ; En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—La marchande de fleurs.—Saint-Louis : Les premiers ravages du cyclone sur le Mississipi, près du pont Eads.—Beaux-arts : L'ange des naufragés (double page).

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



La lutte électorale est engagée partout et parmi les fruits que cette campagne—un mot très bien choisi dans ses sens figurés—va faire mûrir, un des plus cultivés est le pari.

Les jeux de hasard ont toujours été et seront toujours de saison et l'homme est ainsi fait que, malgré toutes les lois, il saisit et invente au

besoin des occasions de jouer, de parier.

On parie en ce moment sur le résultat des élections, à divers points de vue.

On parie sur les élections générales, par provinces, par districts, par comtés.

On parie sur la majorité totale ou limitée. On parie partout.

Je le répète, l'homme aime à faire la cour à Sa Majesté le Hasard, sous toutes les latitudes.

Dans les brasseries allemandes, il n'est pas rare de voir de gros hommes attablés chacun devant un moss de bière et un petit morceau de sucre qu'ils regardent avec attention, tout en fumant leurs énormes pipes.

Pas un ne souffle mot. Ces gens là sont des buveurs, des fumeurs et des parieurs.

L'enjeu consiste en bière, bien entendu, et le propriétaire du morceau de sucre, sur lequel une mouche vient se placer la première, a gagné. Il se retire du jeu et la partie continue jusqu'à ce qu'un seul morceau reste intact, c'est-à-dire sans avoir obtenu les faveurs d'une mouche. C'est le perdant.

On boit, puis on recommence.

Les Allemands trouvent des plaisirs, des sensations ineffables à cet exercice intellectuel.

Un jeu très répandu dans les Indes, c'est le *Barsal-Ka-Satta*.

Il consiste à parier, à l'approche d'un orage, sur la quantité de pluie qu'il tombera, et la plupart des Hindous placent sur la terrasse de leur maison, des réservoirs gradués, qui servent à vérifier la quantité de larmes du ciel tombées pendant le temps déterminé.

Ce genre de pari a même causé tant de désastres financiers, de ruines et de misères, que le gouvernement anglais a dû intervenir et l'interdire.

Les Hindous n'en continuent pas moins à parier plus que jamais.

Tout est prétexte à pari ; les parties de lacrosse, de balle au pied, d'échecs, de dames, de billard, de coups de poing ; les courses de chevaux, de yachts, de canots, de bicycles, les combats de coqs, etc., etc.

On parie sur un mandement, sur les lois proposées, sur l'époque du mariage de Mlle X..., sur la récolte, la guerre, la paix, le froid, le chaud, la pluie et le beau temps.

Vous allez voir que l'on va parier un de ces jours sur la quantité de boisseaux de pommes de terre qui seront récoltées en automne, dans les terrains vacants de Westmount (Côte Saint-Antoine).

. C'est une excellente idée, de la part des citoyens de Westmount, que de mettre en pratique le système de Détroit, qui consiste à mettre les terrains vacants à la disposition des gens sans emploi, pour y cultiver des légumes, système qui a donné d'excellents résultats aux Etats-Unis.

Ce système est tellement simple, qu'on se demande comment il se fait qu'on y ait pas pensé plus tôt.

L'usage des terrains vacants de la jolie voisine de Montréal, après avoir été probablement obtenu des propriétaires par un comité responsable, celui-ci les divise entre les personnes sans emploi, qui les cultivent et en ont le profit.

Ces terrains sont labourés avant d'être livrés, et, pour rembourser les frais de labour, l'usufruitier—je crois le mot applicable ici—doit donner dix heures de travail, c'est-à-dire une journée ordinaire.

Le comité fournit aussi les semences, qui se paient de la même manière, par dix heures de travail.

En retour de l'usage gratuit du terrain, on n'exige qu'une chose, bien simple et très juste, c'est de le cultiver d'une manière convenable.

Les produits sont la propriété absolue des cultivateurs.

Attendons les résultats et espérons qu'ils répondront aux espérances que l'on fonde à bon droit sur cette bonne œuvre.

. Toute médaille a son revers, toute rose a des épines.

L'épine-revers du bicycle vient d'être découverte par un médecin français, le docteur Petit ; c'est une maladie que l'on a baptisée du nom de "Agitation vibratoire."

Cette maladie est une sorte d'ivresse de mouvement qui se traduit par un désir immodéré de locomotion. Le bicycliste enragé pense à sa machine jour et nuit, son cerveau toujours en travail ne pense qu'à aller vite, très vite, encore plus vite. Le cœur bat à l'unisson de l'idée dominante.

La passion du mouvement, dit un autre médecin, sir Benjamin Ward Richardson, est semblable à celle de l'alcool et ses effets sur le cœur, le cerveau et la circulation sont à peu près les mêmes. On devient ivrogne de mouvement comme on peut le devenir d'une boisson alcoolique quelconque.

Le bicycliste est inconscient des effets et des progrès

de sa manie, mais il arrive un moment où l'on est forcé de constater qu'il y a déperdition de force physique et morale.

Maintenant que nombre de fabricants ont fait fortune avec les bicycles, n'y aurait-il pas moyen d'acquiescer une modeste aisance avec le "Bicycle Cure," tout comme avec le "Quickcure," le "Goldcure," et autres choses rimant en "cure."

. Les journalistes-hommes s'occupent beaucoup des femmes, en ce moment—ces trois derniers mots font singulière mine—et les femmes s'occupent beaucoup d'elles-mêmes.

Cela n'est pas nouveau.

Alphonse Karr écrivait, il y a soixante-dix ans :

Il y a déjà bien longtemps que les hommes et les femmes vivent ensemble, et ils ne se connaissent point ;—ils n'ont les uns à l'égard des autres que des aperçus très faux, ou du moins très vagues et très incertains.

Il y avait, autrefois, un endroit qu'on appelait la maison. C'était l'empire de la femme.

Là, les femmes étaient à l'abri de tous les tracassés et de tous les ennuis de la vie extérieure ; elles ignoraient les lois du pays ;—car dans la maison il n'y avait pas d'autres lois que leur volonté—à elles, reines absolues, reines par l'amour.

Si elles embellissaient la maison—elles tiraient de la maison un charme indéfinissable ;—tout ce que la maison, cet asile sacré, renfermait de paix, d'élégance, de tranquillité, d'amour et de bonheur, semblait s'exhaler d'elles comme un parfum.

Dans la maison, au charme d'être belles, elles joignaient celui plus puissant encore d'être belles pour un seul,—de se réserver pour lui,—d'être avares d'elles-mêmes pour lui,—tant elles comprenaient qu'elles étaient un trésor, et le plus précieux de tous les trésors.

Mais aujourd'hui les femmes ont quitté la maison, elles ont abdiqué leur noble et bel empire héréditaire, dans de fausses idées de conquêtes et d'agrandissement.

Et elles ont emporté avec elles toute la paix, tout le charme et tout le bonheur de la maison.

Et je leur dis,—comme le génie d'un conte de fée dit à la belle princesse qui s'éloigne :

—Retournez-vous, madame, et voyez derrière vous la maison qui s'écroule et n'est plus que ruines et décombres.

Il n'y a pas eu en France une seule grande chose, —bonne ou mauvaise—en politique, en littérature, en art, qui n'ait été inspirée par une femme.

N'est-il pas plus beau d'inspirer des vers que d'en faire ? Il me semble voir des divinités descendre de leurs niches pour arracher l'encensoir à leurs adorateurs.

Au moment où j'écris ceci, elles envahissent tout, elles s'emparent de tout. En vain, les hommes protestent ; ils sont obligés pour garder encore une dernière différence, et pour se distinguer des femmes, de laisser croître leur barbe.

Alphonse Karr avait probablement mauvais caractère et devait digérer mal.

. Jean Cabot va avoir sa statue à Halifax, c'est très bien, mais quand donc pensera-t-on à en élever une à Jacques Cartier ?

En fait de statues des hommes célèbres du Canada, il est assez curieux de constater la manière de procéder adoptée jusqu'à présent.

On a commencé par sir G.-E. Cartier, un contemporain, puis on est passé à Montcalm et Lévis ; ensuite, toujours en remontant dans l'histoire, on a placé la statue de Frontenac ; nous en sommes rendus à Champlain, et en continuant ainsi, il est probable qu'on arrivera au bon malouin qui, pour le moment, en est réduit à partager avec les Pères Lallemand et Brébœuf, les honneurs d'une pierre élevée sur le bord de la rivière Saint-Charles, à Québec.

La montagne de Montréal serait un magnifique piédestal pour une statue colossale.

Nos descendants auront peut-être plus de mémoire que nous.

. Les Américains sont les maîtres de la réclame, —chacun sait ça—et ils s'ingénient tous les jours, à faire plus étrange, plus extravagant pour attirer l'attention du public.

Leur dernière production est vraiment géniale. Non contents de faire télescoper leurs convois de chemin de fer par manque de surveillance, d'ordre, ou même tout simplement par accident, voici qu'ils viennent d'imaginer de servir au public une rencontre de trains, arrangée d'avance.

C'est à vingt-cinq milles de Columbus qu'a eu lieu ce spectacle fin de siècle, devant une foule de plus de trente mille personnes.

Voici le récit très bref de l'Accident-réclame :

A quatre heures et quart exactement, l'explosion d'une cartouche de dynamite a annoncé que les deux trains se mettaient en marche, car c'étaient réellement deux trains, chaque locomotive traînant une dizaine de wagons de rebut. Les locomotives, afin que le choc fût plus violent, avaient été remises à neuf. De plus elles avaient été complètement peintes aux couleurs nationales. Dès que les deux trains n'ont plus été qu'à trois milles de distance l'un de l'autre, les mécaniciens ont lancé leurs locomotives à la vitesse de cinquante milles à l'heure, et ont sauté aussitôt après sur la voie avec les chauffeurs. Aucun d'eux, par bonheur, n'a été blessé. Quelques instants après se produisait un choc épouvantable, instantanément suivi d'une violente explosion, et les deux trains disparaissaient au milieu d'un tourbillon de fumée et de vapeur. Mais les applaudissements et les exclamations de la foule étaient tels qu'ils couvraient complètement le bruit strident de la vapeur qui s'échappait. Malgré les précautions prises, le secrétaire de la compagnie du chemin de fer, M. Peck, a été atteint par un éclat de fer et a eu la jambe droite fracturée.

Une jambe cassée, c'est un peu maigre, mais enfin l'organisateur du spectacle a pu dire avec fierté à ses trente mille compatriotes présents : " Messieurs, voici comment nous pouvons vous tuer."

C'est très intéressant.

. Il y a une vingtaine d'années, un autre Américain a servi au public un autre spectacle, qui n'était pas banal du tout.

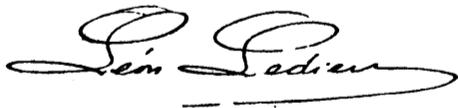
Ayant acheté un vieux navire hors de service, il le lança dans la chute du Niagara, aux applaudissements d'une foule énorme et, comme les spectateurs payaient chacun un dollar, le malin Yankee fit une excellente affaire.

. Un accident qui n'entraîne pas du tout dans le programme des fêtes données à l'occasion du couronnement du Czar de Russie, vient d'épouvanter Moscou.

Trois mille personnes tuées, écrasées, et douze cents blessées, tel est le bilan de ce désastre.

Sa Majesté voulait donner à boire et à manger gratuitement aux pauvres de sa ville sainte.

Pour une fois que ce souverain absolu a eu une idée généreuse, il faut avouer qu'il n'a pas réussi. Mais, aussi, quelle singulière folie que de faire la charité de cette façon, au lieu de faire des distributions à domicile !



MOT DE LA FIN

A Ribon.

Après un assez long voyage, j'arrive enfin dans mon coquet village d'Yamaska ; on me remet le MONDE ILLUSTRÉ du 9 mai, contenant votre courtoise réplique, ami Ribon.

Que vous répondrais-je ? Je ne suis pas philosophe, bien loin de là, et vous ne pouvez attendre de moi une discussion savante.

Ce que je ressens est un quelque chose d'intuitif, un quelque chose qui me dit que l'homme n'est pas dégénéré, que l'amour désintéressé, n'est pas une chimère, qu'un mariage basé sur l'estime et l'affection n'est pas encore du domaine des contes de fée.

Je regrette de ne pouvoir être de votre avis, votre éloquence eût certes mérité meilleur succès, mais si

je vous donnais raison, je vous mentirais, je me mentirais à moi-même ; ce que vous posez comme règle générale, je n'y crois pas, voilà !

Jé viens de lire une lettre qui m'a fort amusée, une charmante cousine m'écrit avoir lu *Protestation* : " J'ai tellement prisé tes idées, me dit-elle, que seule dans mon boudoir, en finissant ma lecture, j'ai poussé un hurrah enthousiaste." Cela m'a consolée de vos sombres pronostics, sage Ribon, c'est qu'elle s'y connaît, cousinette, en cette matière !... Vous l'avouerez, vos pronostics m'ont un peu effrayée. Ah ! c'est que je les aime tant mes illusions !... S'évanouiront-ils jamais, mes rêves dorés ?... Je l'ignore mais si je dois alors envisager l'humanité à travers le triste voile dont vous la couvrez, je prie Dieu d'éloigner de moi le rude vent de la désillusion.

Je suis fort heureuse de m'être trompée au sujet de vos amours ; d'abord c'est plus agréable pour vous que je sois dans l'erreur, et ensuite, tout en vous croyant habile observateur, cela me porte à croire que ne connaissant pas par expérience les vilénies dont vous nous parlez, vous envisagez les choses à travers un pessimisme qui assombrit les couleurs.

Mon pseudonyme vous paraît singulier, à ce que je vois ; imaginez-vous que je l'ai découvert dans un conte chinois ; or les noms du céleste Empire ne manquent pas d'originalité. Cependant à votre remarque j'ai souri et j'ai pensé que... sous ce rapport nous pourrions nous dire comme dans *l'Amour médecin* : " Passez-moi la moutarde, je vous passerai le séné."

Je suis fort heureuse que cette petite discussion ait eu lieu, ami Ribon, elle m'a procuré le plaisir assez rare de causer avec un homme d'esprit, bien qu'un peu entêté comme le sont d'ailleurs tous les hommes ; si jamais je vous rencontre, j'espère vous trouver converti, et en attendant je vous donne un vigoureux *shake hand*, comme disait une Anglaise.



" ADIEU ! "

A MADEMOISELLE S. MALLETTE

Il pâlit, hélas ! ce sourire
Que vous trouviez hier si doux,
Le dernier sur ma lèvre expire,
En le cueillant, consolez-vous.
FRÉCHETTE.

Adieu ! Tu vas partir, ô amie des jours heureux ; doucement, tu réponds au sinistre appel de la mort et ton front est calme ; ta lèvre sait encore sourire, et dans ton regard je ne vois point de regrets. Tu ne sembles pas comprendre nos tristesses, et les déchirements de nos cœurs à la pensée de notre séparation inévitable et prochaine.

Tu répètes " adieu," et tu n'as pas de larmes, tandis qu'en vain nous voulons te cacher nos sanglots... Nous aimais-tu donc moins que nous t'aimons ? Alors, ou donc puisais-tu ta force de dévouement, quel était le principe de l'extrême délicatesse de tous ces procédés envers nous, les tiens ?

Avais-tu le pressentiment d'un si court séjour terrestre, et ton ambition était-elle de nous laisser pour toute une vie de reconnaissants souvenirs ? Si oui, sois satisfaite ; nous n'oublierons point ce que tu fus : une sœur tendre et dévouée, une amie désintéressée ; nous nous souviendrons à jamais de ton trop rapide passage au milieu de nous et, quand, affligés et sans courage, abattus par la fréquence des chagrins que la vie, sans doute, nous garde, nous chercherons en vain celle qui savait si bien les partager et les adoucir... mais elle ne sera plus là... Nous frémissons à la pensée de ce vide, et toi... tu pars quand même.

Pourquoi, t'en aller quand nous restons ? Est-ce parce que la vie te fut inclemente, parce que tu t'es trop souvent heurtée à l'indifférence de personnes aimées ? Est-ce parce que la trahison, sous quelque forme, a blessé ton âme trop franche pour ne pas souffrir à la pensée de toutes les hypocrisies que tu as vues sur ta route ?

Ah ! je le sais, l'indifférence, la trahison et l'oubli,

ces trois glaives ont, à maintes reprises, transpercé ton cœur trop aimant et l'ont élevé au-dessus des humaines affections dont tu as reconnu l'absolue vanité.

Et, maintenant, notre amitié ne te suffit plus ; tes aspirations s'en vont vers la source de l'Amour Infini.

Eh bien ! va-t-en, âme chrétienne. Sors de ce monde, emportant nos prières et notre résignation à la Suprême Volonté ; précède nous au delà, dans cette terre où tout amour est partagé et toute amitié sans faiblesse ; où ceux qui s'aiment ne se quittent plus et où il n'y a pas d'oubli...

Voici la Mort... inclinons nous et prions.

.....
Elle n'est plus.

" Pleurez, mais pleurez sans délire "
Sœurs, amis, fermez sa paupière,
Mais, n'effacez pas le sourire
De sa lèvre, à l'heure dernière.



CARNET DU " MONDE ILLUSTRÉ "

On mande de Manitoba que la récolte de blé de l'Ouest a une superbe apparence. Néanmoins, l'étendue des terres ensemencées est de dix par cent moins grande que l'an dernier.

.

On annonce, pour le mois d'octobre prochain, une grande kermesse au profit de l'Hôpital Général. Elle se fera au patinoir Victoria. Le comité exécutif d'organisation comprend lady Lacoste, lady Hickson, Mmes Drummond et Wolferston Thomas.

.

Le jeudi, 4 juin, a eu lieu l'appel nominal des candidats pour l'élection d'un député local de la division Saint-Laurent, de Montréal. L'hon. M. Atwater, notre nouveau trésorier provincial, a été seul mis en nomination, et en conséquence, déclaré élu par acclamation.

.

La célébration de la Saint-Jean-Baptiste, fête nationale des Canadiens-français, fera époque, cette année, à Providence, R.-I. Toutes les sociétés sœurs de la Nouvelle-Angleterre ont été conviées dans la capitale du Rhode-Island. Le gouverneur de l'Etat et autres notabilités américaines ont promis leur concours.

.

Le 3 juin s'est fait l'appel nominal des candidats pour les divisions de Gaspé et de Chicoutimi. Dans la première, MM. Rodolphe Lemieux, avocat, libéral, et le Dr Ennis, conservateur, ont été mis en nomination ; dans la seconde, MM. Belley, conservateur, et Savard, libéral, sont les candidats officiels. Ces divisions ont leur appel nominal quinze jours avant les autres à cause du vaste territoire à parcourir par les candidats.

.

Les élections du Club de Natation de l'île Sainte-Hélène, ont eu lieu lundi soir, le 1er juin dernier, à l'institut Mechanic, sous la présidence de M. H.-W. Garth. Les messieurs, dont les noms suivent ont été élus pour l'année courante : Président, Aug. Comte ; 1er vice-président, C. McCatchie ; 2ème vice-président, O.-C. Pangman ; secrétaire, F.-B. Irwin ; trésorier, T.-J. Darling ; bureau de direction, Eug.-H. Godin, J. Laverty, W.-P. Irwin, E. Ebbitt, R. Reinhold, J.-E. Whitney, R. Pinkerton.

.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—L.-N. B.—Jolis vers, pour un essai. Avec du travail, vous devrez bien réussir. Nous publierons.

Ribon, Montréal.—Fort convenable et passera.

A. G., Montréal.—Votre article sera soumis à la rédaction.

J.-T.-O. S.—Montréal.—Nous publierons.

SAINT CUTHBERT

(Voir gravure)

Vers le septième siècle, au fond de l'Angleterre,
Vivait un pauvre enfant, un berger solitaire,
Dont les yeux sur le ciel semblaient toujours fixés :
Sa prière du soir durait jusqu'à l'aurore ;
Et parfois, dans la nuit, ainsi qu'un météore,
Il voyait scintiller l'âme des trépassés.

Ce pasteur de troupeaux devint un pasteur d'hommes,
Que l'on révère encore à l'époque où nous sommes
Comme un propagateur ardent et plein de feu.
Prélat de Lindisfarne, il s'en allait sans trêve
Par les bois, par les monts, par la plaine ou la grève,
Porter aux paysans la parole de Dieu.

Souvent même, dit-on, il obtint des miracles.
— Un jour qu'il voyageait à travers mille obstacles,
Guidé par un enfant, il perdit son chemin :
Tous les deux succombaient de faim et de fatigue ;
Et comme de terreurs l'enfant était prodigue,
L'évêque lui montra le ciel avec la main ;

« Vois-tu cet aigle roux qui plane sur nos têtes ?
« Dit-il, Dieu, s'il le veut, comme au temps des prophètes,

« Peut nous faire apporter par lui des aliments ! »
A peine eut-il fini, que l'aigle au vol superbe
Vint s'abattre à ses pieds et déposer sur l'herbe
Un poisson merveilleux pris aux flots écumants.

Plus tard, quand le prélat, courbé sous les années,
Dut cesser à jamais ses pieuses tournées,
Il déposa, sans fiel, croix, mitre, crosse d'or,
Et se retira seul, demi-nu, dans un île...
Après avoir semé le grain de l'Évangile,
Il lui fallut, pour vivre, ensemençer encor.

Il cultivait son champ, gourmandant sans révolte
Les moineaux effrontés qui pillaient sa récolte,
Ce fruit de son labeur, qui devait le nourrir...
Le travail lui semblait la plus simple prière ;
Car ce vieux serviteur avait l'âme trop fière
Pour demander à Dieu rien... que de bien mourir !

ADRIEN DÉZAMY.

Si nous ne voulons être saints que selon notre vo-
lonté, nous ne le serons jamais ; il faut l'être selon la
volonté de Dieu.—SAINT FRANÇOIS DE SALES.

LE BRILLANT

Nous étions à table encore, une douzaine de con-
vives environ, en train de déguster un excellent café,
café qui terminait dignement un dîner sans appareil,
il est vrai... mais exquis dans sa simplicité et ordonné
avec une science parfaite.

Nous complimentâmes la maîtresse de la maison. De
là nous en vîmes à causer cuisine, puis la conversa-
tion tourna... On esquissa quelques mots de politique
et enfin de compte, après avoir échangé quelques for-
mules plus ou moins banales sur l'art, la littérature et
la question mariage, on arriva, par une naturelle tran-
sition, à parler dot, corbeille, argenterie et diamant.

— J'aime mieux les perles que les diamants, dit une
dame qui se trouvait à côté de moi.

— Moi, fit la maîtresse de la maison, je préfère les
diamants, et j'ai mes raisons pour cela...

— Ah ! une histoire, fit l'un de nous... racontez !

— Vous y tenez ?

— Oui... oui... l'histoire... fit en chœur toute la
table.



SAINT CUTHBERT, TABLEAU D'ERNEST DUEZ (Musée du Luxembourg)

— Soit... mais je passe la parole à mon mari.

— Je la prends, fit Henri Marbel, notre amphitryon.

Et il commença :

« J'étais jeune à ce moment, libre de mes actions et
m'amusant ferme le soir dans mes heures de liberté,
d'autant que mes journées entières étaient prises à
l'étude de Me Durand, notaire, un notaire à cheval sur
le travail et sur les principes, et qui exigeait de ses
clercs non seulement un zèle de tous les instants, mais
encore une tenue sévère et une conduite rangée.

J'avais été souper, un soir, avec de nombreux amis,
et j'étais resté là à rire et à boire sec, quand sur le
coup de deux heures du matin je jugeai à propos de
rentrer chez moi.

Il faisait un temps superbe. Je pensai qu'une course
à pied assez longue me ferait du bien et calmerait mon
cerveau un peu surexcité. Je me dirigeai donc tout
doucement vers mon domicile, ayant descendu le bou-
levard Malesherbes, quand, arrivé à hauteur de Saint-
Augustin, je vis à mes pieds quelque chose qui bril-
lait. Je me baissai et ramassai l'objet. C'était une

boucle d'oreille en diamant, un diamant superbe... et
d'une grande valeur, assurément.

— Diable ! pensai-je, voici une trouvaille. Com-
ment ce bijou a-t-il pu être perdu ici ?

Je levai les yeux machinalement. Les fenêtres du
troisième de la maison devant laquelle je me trouvais
étaient éclairées. Je prêtai l'oreille et j'entendis
comme le bruit d'un orchestre. D'ailleurs toute une
file de voitures stationnait là devant la porte.

Plus de doute. Il y avait soirée là-haut et le bril-
lant appartenait à une invitée.

J'eus un moment la tentation de remettre la boucle
d'oreille au concierge... Mais quelle garantie avais-je
de l'honnêteté du cerbère ?

Je réfléchis quelques instants. J'étais en habit...
et pas trop défraîchi... Qu'est-ce qui m'empêchait de
monter ?

Chose résolue, chose faite. Je sonnai... on m'ou-
vrit... et je montai au troisième.

Toutes les portes étaient ouvertes—une enfilade de
salons—des lumières—des ors, des couples qui tour-
noyaient au son d'une valse entraînant, des messieurs

en habit, debout devant l'entrée, et au milieu d'eux et
très entourée une dame d'un certain âge, qui causait
avec les nombreux arrivants, le sourire aux lèvres.

— C'est la maîtresse de maison, pensai-je.

— Madame...

— Ah ! monsieur ! comme c'est aimable à vous d'être
venu...

Et elle me serra la main avec effusion...

Je voulus placer mon explication :

— Madame, je vous prie de m'excuser...

— Oui... oui... parce que vous venez tard. C'est en-
tendu, je vous excuse... Mais arrivez vite que je vous
présente à une jeune fille.

— Mais, madame...

— Oh ! pas de résistance. Venir tard... passe en-
core... mais ne pas danser... Voilà qui serait impar-
donnable...

Je fis encore un effort pour placer un mot, mais je
fus entraîné, amené devant une jeune fille et force me
fut bien alors de lancer la phrase ordinaire :

— Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de
m'accorder cette valse.

—Volontiers, monsieur...
Et je me mis à tourner dans le salon.
—Bah ! pensai-je... Je trouverai toujours bien à un moment donné le moyen d'expliquer les choses. Amusons-nous pour le moment... c'est ce que nous avons de mieux à faire.

Et pour m'amuser, je me mis en devoir de causer avec ma danseuse.

Elle était charmante, ma danseuse. Blonde avec de grands yeux bleus, une jolie taille et valsant à ravir.

J'entamai la conversation comme je pus, parlant d'abord du bal lui-même, des superbes toilettes qu'on y voyait.

La valse finie, je reconduisis ma danseuse à sa place et essayai de retrouver la maîtresse de maison. Je la vis bien au fond du salon, mais si entourée et affairée au milieu de ses invités que je ne pus arriver à l'aborder.

Je circulai alors dans les pièces, cherchant à rencontrer quelque visage de connaissance. Tous des inconnus.

L'orchestre qui s'était arrêté un moment avait repris.

On jouait une polka.

Ma petite danseuse était encore à sa place. Je m'approchai d'elle et lui offris mon bras.

Elle se leva très simplement, me jeta un gentil regard reconnaissant pour ma sollicitude à lui éviter de faire tapisserie... et nous recommençâmes à tourner.

Nous étions déjà amis à cette heure, moi et la petite ; elle, m'ayant su gré de penser à elle, et moi, heureux d'avoir quelqu'un à qui parler. Nous nous promènâmes. Je la conduisis au buffet. Je vis qu'elle avait bon estomac, par suite bon caractère... et cette remarque accrût encore la sympathie qu'elle m'inspirait.

Comme nous revenions dans le grand salon, on attaquait une valse... Ma foi... je tenais le bras de Claire —je savais son nom maintenant—et nous nous mimas à tourner comme des perdus...

C'était exquis, cette valse... Claire, oppressée un peu mais radieuse, inclinait légèrement la tête sur mon épaule... Je sentais les mèches folles de son front frôler ma joue... et j'avais des tentations de lui dire que je la trouvais charmante... et plus charmante encore que ça...

A ce moment, un monsieur d'un certain âge s'approcha de moi et me dit :

—Monsieur... Vous perdez quelque chose.

En effet, le brillant avait sauté de mon gousset par terre. Je me baissai et le ramassai.

—Merci, monsieur, fis-je... Et je me remis à danser.

A la valse succéda une mazurka, puis encore une valse... J'avais toujours Claire à mon bras, heureux de la tenir près de moi et fier aussi de sentir que l'impression que je produisais sur elle était loin d'être défavorable.

Tout en valsant et déjà très amoureux, je n'avais pas remarqué qu'un cercle s'était formé autour de moi.

J'entendais bien des chuchotements bruiser à mes oreilles... Mais tout entier à ma danseuse, je n'y avais pas prêté attention :

—Tiens ! où est papa ? dit Claire tout à coup.

—Votre père, mademoiselle, voulez-vous que nous le cherchions ensemble ?

—Volontiers, monsieur ; d'ailleurs, vous le reconnaîtrez facilement. C'est lui qui vous a parlé tout à l'heure quand vous avez laissé tomber quelque chose.

A ce moment, toutes les portes du salon où nous nous trouvions se fermèrent comme par enchantement, et un monsieur, ceint d'une écharpe fit son entrée.

Le vieux monsieur, le père de Claire, l'accompagnait et, me désignant à lui :

—Oui, c'est un voleur, monsieur le commissaire, fit-il. Tout à l'heure j'ai vu un brillant tomber de son gilet. Croyant avoir affaire à un invité, ami de la maison, mon premier mouvement a été de l'avertir... ce que j'ai fait. Il a immédiatement et d'un geste fébrile remis le diamant dans sa poche... mais pas si vite cependant que je n'aie cru reconnaître un des brillants de ma femme. Je n'ai rien dit et j'ai tout de suite été retrouver ma femme... Ce brillant lui man-

quait justement à l'oreille. Je m'informe auprès de la maîtresse de la maison... Elle ne connaît pas ce monsieur. Je demande aux autres personnes... Personne ne peut me dire son nom...

Le commissaire me toucha l'épaule :

—Suivez-moi, me dit-il...

Je voulus répondre...

—Inutile, monsieur. Vous vous expliquerez au poste...

—Mais...

—Suivez-moi, vous dis-je...

A la fin, la colère me prit... et, me dégageant :

—Ah ça ! me laisserez-vous la paix !...

—Ah ! de la rébellion maintenant ! vous aggravez votre cas, mon ami.

Le commissaire fit un signe, et trois grands escogriffes, des agents en bourgeois, sautèrent sur moi et m'emportèrent sans qu'il me fût possible de résister.

Avant de franchir la porte, cependant, je pus encore me retourner, et mon dernier regard fut pour Claire. Les femmes ont un instinct qui défie toutes les perspicacités de la police. Elle dut comprendre, la pauvre chère enfant, tout ce qu'il y avait de douloureux et de découragé dans ce regard...

Elle eut pour moi une inclination de tête et un sourire où je pus lire cette phrase tout aussi clairement que si elle avait été prononcée : "Allons ! courage ! Je suis sûre, moi, que vous êtes bon et honnête."

Je passai la nuit au poste, maltraité par le commissaire, maltraité par les agents et confondu avec les voleurs de la pire espèce.

Le lendemain, tout s'expliqua naturellement. On avait pris des renseignements sur moi.

Mais nous sommes ainsi faits, en France, que nous confondons souvent l'inculpé avec le coupable.

Quand je me présentai à mon étude, Me Durand me fit un beau discours qui se termina par la phrase suivante : "Voyez-vous, mon ami, votre présence à l'étude serait maintenant d'un effet désastreux pour les clients." Je crois vous avoir dit que Me Durand était à cheval sur les principes.

Je m'inclinai et j'abandonnai le notariat, mais j'étais sans fortune à ce moment, et j'avais grand besoin de trouver un emploi.

J'avais appris le nom du père de Claire, mon accusateur, un riche banquier de la rue Drouot. J'allai le trouver et lui expliquai la situation.

—Monsieur, lui dis-je, vous m'avez fait perdre ma place. Je ne vous en veux pas, mais à condition que vous m'aidiez à en obtenir une autre.

—Trop juste, me répondit-il. Combien gagniez-vous chez Me Durand ?

—Deux mille quatre cents francs.

—Je vous en offre trois mille dans mes bureaux.

Le soir, à table, le banquier, mon patron maintenant, raconta dans sa famille que son personnel administratif s'était enrichi d'une nouvelle recrue.

Il avait cru s'être montré très large en m'offrant trois mille francs, et j'avais cru comme lui que la réparation était plus que suffisante... Mais il paraît que Mlle Claire ne fut pas de cet avis. Elle voulut mieux pour moi... N'est-ce pas... ma femme ?

Et Henri Marbel s'étant levé, fit le tour de la table et alla embrasser la maîtresse de la maison.

—Je vous demande pardon, fit-il en s'adressant à nous, de cette effusion conjugale, mais c'est la coutume chez nous... Chaque fois que je raconte cette histoire, j'embrasse ma femme... Et voilà pourquoi je m'arrange pour la raconter aussi souvent que possible.

JULIEN-H. DE TURQUIE.

FAITS SCIENTIFIQUES

Nouvel emploi de l'aluminium.—L'aluminium peut être utilisé pour l'obtention de rayons lumineux, en substitution du magnésium. La combustion est prompte et il brûle plus complètement que le magnésium, étant donné qu'il peut être tenu dans un plus fin état de division sans qu'il soit pour cela détérioré par oxydation. Il doit cependant être entièrement libre de tout corps gras.

Les bicyclettes et le cœur.—Les médecins de Londres

ont consacré, il y a quelque temps, une de leurs séances à l'influence qu'exerce la bicyclette sur le cœur. Il résulte d'un discours de sir Ward Richardson, (rappelez-vous que ce dernier a le mérite d'avoir combattu les bicyclettes d'ancienne construction, qui avaient pour effet de produire des troubles circulatoires), qu'il n'y a pas moyen de se prononcer à ce sujet.

D'après le médecin anglais, chez tous les vélocipédistes, sans distinction d'âge ni de sexe, l'usage de la bicyclette a pour effet immédiat de produire une accélération du cœur (jusqu'à 200 par minute). Au bout d'un certain temps, le pouls se ralentit plus ou moins, tout en restant accéléré pendant toute la durée de la course. Tels sont les effets immédiats de la bicyclette. Pour ce qui concerne les effets éloignés, il dit avoir observé des cas où, après plusieurs années de ce sport, sont apparus des signes équivoques d'affection cardiaque, accompagnés d'affaiblissement général et d'incapacité à supporter la fatigue. Le docteur Richardson croit cependant aux effets excellents de la bicyclette chez les anémiques et chez les sujets sains. Mais il faut s'en servir avec modération et surtout ne pas grimper les côtes.

Nouveau papier photographique.—Ce nouveau papier est à base de citrate d'argent. Son avantage est de donner des épreuves très brillantes et de fournir ces épreuves quatre fois plus vite qu'avec le papier albuminé. On évitera des reproductions floues ou doubles, car le papier ne se tend que peu au tirage. Il ne se roule pas, il ne se casse pas. Ce sont là de nombreux avantages, certainement, qui seront appréciés par les amateurs.

Le mode d'emploi est un peu différent de celui qui est en usage avec le papier albuminé. Il faut imprimer un peu plus foncé. Le lavage doit se faire à une température qui varie entre 8 et 16 degrés, et il est bon de l'effectuer dans une cuvette en porcelaine ou en verre, et non en fer émaillé. Le virage a lieu rapidement, mais en ayant soin de ne jamais mettre plus de trois ou quatre épreuves l'une sur l'autre. On peut obtenir ainsi trente ou quarante cartes de visite dans l'espace de six à huit minutes dans le mélange de deux bassins composés, l'un d'acétate de soude, l'autre de sulfocyanure de potasse. Le fixage, qui dure ensuite dix minutes, se fait dans un bain d'hyposulfite à 5 p.c.

Un bon vernis contre l'humidité.—A chaque instant on peut avoir à préserver des peintures ou d'autres objets contre l'humidité extérieure, notamment les épreuves photographiques sur verre ; voici une formule de vernis composée dans ce but.

Une trentaine de parties de gomme laque blanche, huit parties de borax, deux de carbonate de soude, une ou deux de glycérine, et enfin trois cent vingt parties d'eau. On prend la moitié de cette quantité d'eau qu'on fait chauffer, et l'on y fait dissoudre le borax et le carbonate de soude, puis on y jette la gomme laque cassée en petits morceaux pour que la fusion s'opère plus aisément. Pour hâter cette dissolution, on place sur le feu et l'on agite constamment. On laisse refroidir, puis on filtre, l'on ajoute la glycérine et enfin la quantité complémentaire d'eau. On fait bien de filtrer à nouveau après repos de quelques heures.

Traitement des ulcères.—Combien de personnes sont affligées d'ulcères provenant soit d'une cause locale, blessure par exemple soit d'une cause générale, scrofule, tuberculose, etc. Ces solutions de continuité des parties molles ne tendent pas vers la cicatrisation mais se propagent aux régions saines si on n'arrête leur développement en modifiant la vitalité des surfaces ulcérées. Les ulcères des jambes sont surtout tenaces et fréquents, les membres inférieurs étant par leur position plus aptes à subir des chocs. On a préconisé pour hâter la cicatrisation plusieurs substances excitantes, le jus de citron par exemple. M. Chauffard saupoudre les plaies de sucre en poudre et les recouvre de taffetas gommé. Le pansement doit être renouvelé tous les trois jours. Les ulcères se cicatriseraient ainsi rapidement. Le sucre en poudre était d'ailleurs employé par M. Boeckel de Strasbourg pour panser les plaies d'amputations du sein. Ce procédé peut être généralisé à toutes les plaies de mauvaise nature qui ne tendent pas vers une cicatrisation prompte et normale.

CONSOLATION

*Pourquoi viens-tu chanter souvent
Petit oiseau, sur ma fenêtre
Pourquoi viens-tu chanter gaiement
Ton chant si doux qui me pénètre.*

*Que veut donc dire ta chanson ?
Quels sont les mots de ta romance ?
Oh ! dis-le moi, joyeux pinson ?
Dis-le moi plein de confiance ?*

*Es-tu le messager secret
D'une charmante demoiselle ?
Ou bien es-tu, joli pauvre,
D'un tendre nid l'espoir fidèle ?*

*Viens-tu me demander du pain ?
Pour tes petits, qui, sans mon aide,
Mourront certainement de faim,
Ou bien viens-tu mettre un remède*

*A ma blessure... qui brûlait
Mon pauvre cœur plein de tristesse.
Mais ton chant, heureux oiseau,
N'est pas celui de la détresse.*

*Tu courée est dans le bonheur,
Sous la garde la plus fidèle,
Et le ciel lance le malheur
Hors de ton nid, loin de ton aile.*

*Ton refrain n'est pas un soupir,
C'est une note plus joyeuse,
Qui dit : Espère en l'avenir,
Là-haut la vie est plus heureuse.*

*Je l'ai compris, beau messager,
Tu viens du ciel pour me redire
Que je ne suis qu'un passager
Et que les cieux sont mon empire.*

*Oh ! reviens alors bien souvent,
Reviens adoucir ma tristesse
Et changer mon malheur présent
En un espoir plein d'allégresse.*

JOSEPH-A.

Montréal, mai 1896.

" LE ROYAL WILLIAM "

Quand une erreur ou un trait d'ignorance s'est introduit dans les livres d'histoire, il faut un siècle de combats pour l'en extirper. Telle est la légende de la navigation à vapeur, qui dit : " Napoléon refusa de croire aux mérites de l'invention de Fulton."

Considérons d'abord que l'idée d'appliquer la vapeur à la navigation n'était pas neuve lorsque Robert Fulton s'en empara. On avait jadis tenté, en France, de la réaliser, et cela avec assez de succès. Le malaise qui régnait dans les hautes classes aussi bien que dans le peuple du royaume, paralysa sans doute les tentatives et les essais du nouveau moteur ; puis 1789 arriva avec sa suite de dix années de troubles, de massacres, de révoltes, de trames, de guerres, etc. C'en était assez pour mettre en oubli une chose encore si peu perfectionnée et pas du tout pratique. Il ne manquait pas d'hommes, néanmoins, qui disaient : " De même que les machines à vapeur font un bon service en actionnant les pompes qui épuisent l'eau des mines de charbon ; et voyant d'autre part que ces machines tirent, à l'aide d'une chaîne enroulée sur un tambour, de pesants chariots placés sur des lisses de bois ou de fer, il est à présumer qu'on en viendra à faire mouvoir des bateaux par le même moyen." Cela se répétait dans les conversations, alors que Fulton était encore au berceau.

Notre Américain s'adressa au Directoire (1796) pour être mis en état de construire un engin de guerre qu'il appelait *torpedo*, et qui devait transporter entre deux eaux des boîtes remplies de poudre destinées à faire explosion sous la quille ou le flanc des navires. Barras et son gouvernement le rebutèrent. Bonaparte était en Italie. Fulton se retourna vers deux ou trois autres puissances qui éconduisirent, avec une touchante unanimité, ce génie destructeur.

Celui-ci, voyant qu'on ne prêtait pas l'oreille à ses projets belliqueux, se mit à étudier l'application de la

vapeur à la conduite des vaisseaux, persistant, néanmoins, à regarder sa torpille comme une invention supérieure.

Vers 1801, Bonaparte, qui venait de monter au pouvoir, lui accorda des fonds pour faire des expériences de torpilles à Brest et au Havre : elles n'eurent aucun résultat efficace.

Fulton déposa ses boîtes et reprit la machine à feu. Des particuliers lui vinrent en aide. Une embarcation de son modèle se promena trois ou quatre fois le long des quais de Paris. C'était en 1803, en pleine paix européenne. L'inventeur s'adressa au premier consul sans parvenir à se faire écouter, voici comment :

Depuis sept ou huit ans, il pétitionnait et " ne cessait de prier ". Aux yeux des gouvernements, il passait pour un rêveur et un brouillon. Sa dernière demande à Napoléon était comme s'il eût fait la gageure de se rendre impossible, car il y déclarait formellement que son mécanisme à vapeur était surtout approprié aux fleuves de l'Amérique et non pas à la France, attendu, ajoute-t-il, que celle-ci possède des moyens de transport par eau préférables à ce qu'il propose. C'est assez claire, comme on voit. Il ne fut pas question, d'ailleurs, de la possibilité d'employer la vapeur sur mer et de procurer ainsi au gouvernement français ce qui lui manquait pour envahir l'Angleterre. L'idée de Fulton était à cent lieues dans les terres, c'est-à-dire dans les cours d'eau de tous genres qui sillonnent les continents. Il voulait doter les États-Unis d'un mode de navigation intérieure en rapport avec leurs besoins, surtout en ce qui regarde les longues distances d'un endroit à un autre. Il le dit, le répète et ne s'écarte pas de ce sentiment.

L'Académie des Sciences ne se prononça point contre le projet, quoi qu'en aient dit plusieurs écrivains. Elle n'eut connaissance du mémoire de Fulton que par la rumeur publique.

Arrivant ensuite la rupture de la paix d'Amiens, Napoléon établit le camp de Boulogne (1805) afin de préparer une descente en Angleterre. Fulton traversa la Manche, offrit sa torpille aux lords de l'Amirauté, échoua dans les épreuves qu'on lui fit subir et recommença l'étude de son bateau. Il en était là quand un Américain l'induisit à repartir pour les États-Unis et se chargea des frais de l'installation des machines dans la coque d'une vieille goëlette. C'est ainsi que Fulton se risqua sur la rivière Hudson (1807) remportant son premier succès par celle de ses inventions qu'il semblait le moins priser.

Deux ans plus tard, un joli bateau, construit par M. Molson, à Montréal, naviguait sur le Saint-Laurent entre Montréal et Québec, offrant aux passagers bon lit, bonne table et tous les comforts du salon,

Du jour où la navigation à vapeur abordait le Saint-Laurent, il va sans dire qu'elle avait à lutter contre un fleuve plus vaste que tous les autres, et l'expérience de cet art devait s'y développer dans une mesure bien au-dessus des pratiques suivies dans les rivières ordinaires, aussi le premier bateau à vapeur transatlantique fut-il un navire canadien—le *Royal William*.

Après 1807, Fulton ne sollicita plus en Europe. Pourquoi accuser d'indifférence à son égard les Français plutôt que les autres peuples ? Napoléon a fait plus pour encourager cet homme que tous les souverains réunis : il l'a secouru dans ses jours les plus difficiles, tandis que le gouvernement de Washington a tendu une main secourable seulement lorsqu'il a constaté la réussite de l'entreprise.

Au milieu des complications du blocus continental (1807-1814), ni l'Amirauté anglaise, ni les alliées de la Grande-Bretagne ne songèrent à faire usage des boîtes ou des bateaux de Fulton contre Napoléon. Il est singulier que l'on reproche à celui-ci un manque de coup d'œil en cette matière, alors que ses ennemis étaient eux-mêmes si pauvrement dotés sous ce rapport.

Les écrivains ne s'en sont pas tenus là : il leur fallait couronner un chapitre d'inexactitudes par un trait de haute fantaisie, et voilà comment il nous disent que, en 1815, Napoléon, se rendant à Sainte-Hélène, remarqua la fumée d'un bateau à vapeur à quelque distance de son propre navire et observa que cette

invention " eût pu changer la face du monde s'il avait su la comprendre."

Comment Napoléon, ou n'importe qui, aurait-il vu un *steamer* sur l'Atlantique alors que cette chose n'existait pas ? Le *Royal William* ne croisa la route suivie par le *Northumberland*, en 1815, dans sa marche vers Sainte-Hélène, que dix-huit ans plus tard.

Napoléon savait très bien que les rivières des États-Unis et du Canada comptaient une douzaine de bâtiments conduits par la vapeur, mais personne n'en avait encore lancé aucun sur la mer et l'on peut affirmer que cette dernière idée paraissait absolument inexecutable.

Si encore on pouvait dire que " le grand captif " voulait parler du *Savannah*, mais non, puisque la traversée de ce navire eut lieu en 1817. Ce fut un voyage à la voile, sauf que, pour faciliter la manœuvre dans les ports, ce brick était muni d'un mécanisme à vapeur. Il alla de la Caroline du Sud en Angleterre sans utiliser ses feux sur l'océan.



(La fin au prochain numéro)

FILS DE BRAVE

C'est jeudi. Trois heures de l'après-midi tintent au petit clocheton de l'église du village. Il tombe des cieux embrasés une chaleur lourde qui rend le moindre souffle d'air brûlant comme celui qu'on respire autour d'une forge en feu. Tous les paysans, à l'exception des malades, sont au champs, car la récolte ne doit pas attendre, et c'est à la campagne surtout qu'il ne faut jamais remettre au lendemain ce qui peut être fait la veille. Malheur aux imprévoyants ! Ils auront à se repentir de leur négligence quand la bise sera venue.

Les enfants ont imité les parents. Ils ont abandonné la maison qui ne leur offre aucune récréation, pour aller par petites bandes courir les bois et la plaine. Seul, le jeune Martial, le fils de Grégoire, le facteur rural, est demeuré au village. Le brave enfant, qui n'a pas plus de dix ans, a préféré rester devant son habitation, et là, assis à l'ombre sur la pierre du seuil, il lit, ou plutôt il relit le beau livre que son oncle lui a envoyé de la grand'ville, au jour de l'an, pour ses étrennes.

N'allez pas croire au moins que Martial n'aime point les jeux et veuille faire hypocritement son petit savant ! Comme ses camarades, il ne déteste nullement les amusements de son âge ; mais son intelligence précoce lui fait comprendre qu'il est plus agréable de s'instruire quand la chaleur grille la terre, que d'aller sautiller dans la campagne incendiée. Il fera les gambades doubles lorsque le soleil ne sera plus aussi vif.

En attendant, il lit, s'interrompant parfois pour jeter un regard sur Philomène, une fillette de trois ans que sa mère, leur voisine, lui a confiée pendant qu'elle allait visiter une parente malade dans une ferme éloignée. Un silence profond tient toute la rue, coupé seulement par les cris de la petite Philomène, qui joue avec des chiffons, les mains et la figure déjà salies par la terre qu'elle arrache avec ses ongles aigus.

Il y a une demi-heure environ que les deux enfants sont là, absorbés l'un dans sa lecture, l'autre dans ses jeux, quand tout à coup un bruit lointain fait lever la tête à Martial. Il écoute, essayant de deviner ce qui se passe, et soudain il perçoit distinctement ce cri sinistre en sa signification :

—Le chien !... le chien !...

Brusquement, du bout de la rue, débouche un méchant chien roquet, courant à toutes pattes, la langue pendante et de l'écume aux babines. L'enfant a compris : c'est un chien enragé que l'on poursuit. Subitement, il s'est levé, et son premier mouvement a été de pénétrer dans sa maison, où il sera à l'abri. Mais une pensée, rapide comme un éclair, l'arrête. Philo-

mène, ignorante du danger et trop petite d'ailleurs pour s'en garer, est là, toujours jouant. Sa mère lui en a confié la garde et il lui semble entendre la bonne femme lui dire :

—Fais bien attention, mon petit Martial, qu'il ne lui arrive point malheur !

Aussitôt il se précipite vers la fillette pour essayer de l'emporter dans la maison, mais il s'aperçoit qu'il n'en aura pas le temps. Le chien arrive à fond de train. Martial ôte alors vivement un de ses sabots et il se place résolument devant Philomène avec l'espoir que l'animal passera sans les voir. Mais le chien a vu l'enfant et il s'élance sur lui. Le choc a été si violent que Martial n'a pu y résister. Il vient de tomber, entraînant dans sa chute l'affreuse bête. Par un hasard extraordinaire, celle-ci se trouve dessous, et Martial, qui n'a point perdu son sang-froid, l'a saisie de la main gauche à la gorge, qu'il serre de toutes ses forces, tandis qu'avec son petit sabot il tente de lui écraser la tête. Le chien hurle, Philomène, effrayée, en fait

autant. Des paysans, armés de bâtons et de fourches, accourent au pas de charge, criant à l'enfant :

—Tiens bon, petit, nous voilà !

Et Martial cogne toujours. Enfin, on arrive à lui. Deux coups de pieds vigoureusement appliqués, achèvent l'animal aux trois quarts assommé. On relève Martial, on le déshabille. Miracle ! il n'a pas une égratignure. La chute qu'il a faite et ses vêtements l'ont préservé.

A ce moment, survient son père, qui a terminé sa tournée et rentre chez lui. En quelques mots on le met au courant. Il pâlit, mais on le rassure aussitôt ; son fils est indemne. Alors le brave facteur, ancien troupier qui a quelques sauvetages à son honneur, ainsi qu'en témoignent deux médailles cousues sur sa blouse bleue, saisit son enfant entre ses bras, et, l'enlevant de terre s'écrie, en l'embrassant éperdument :

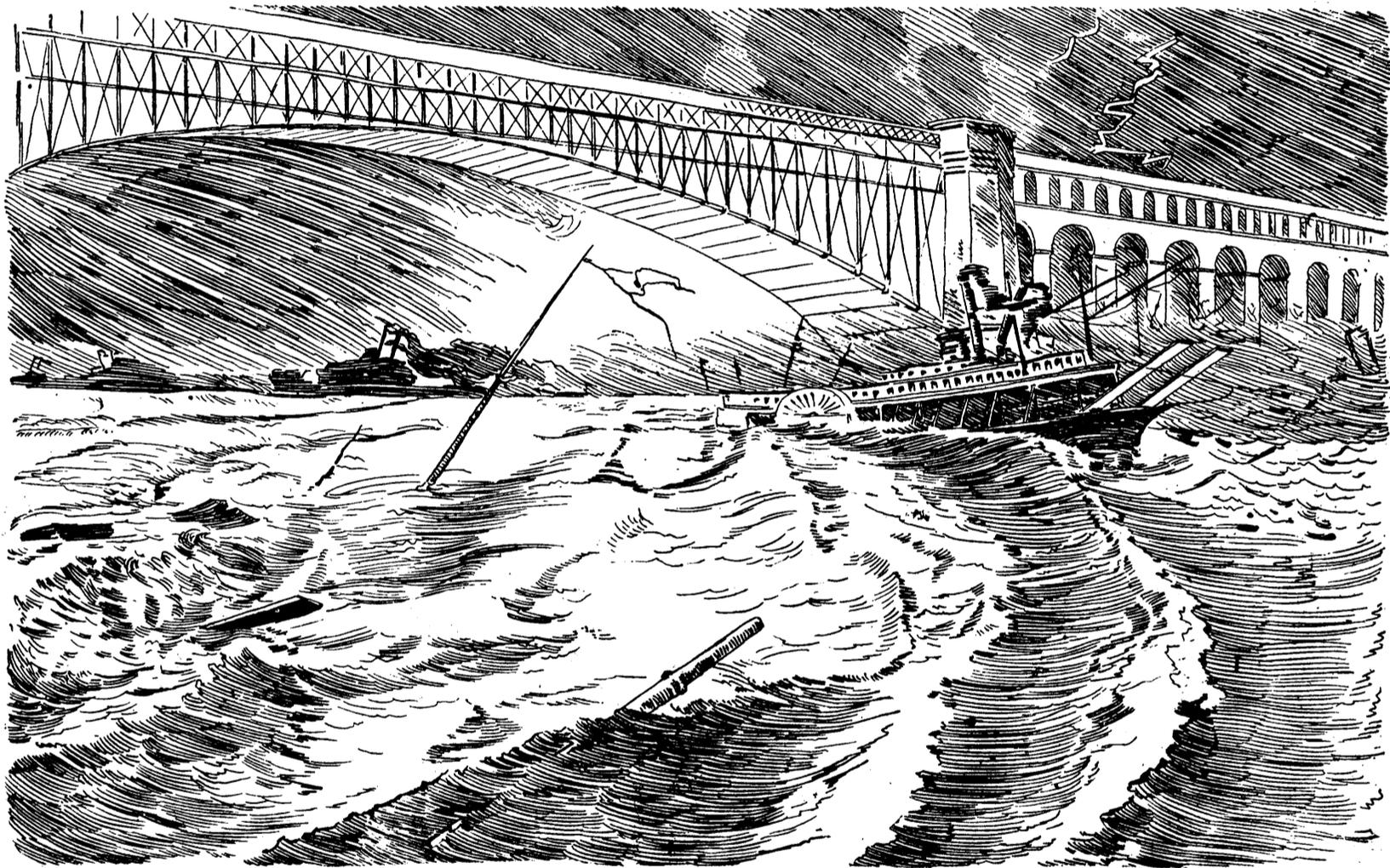
—Bravo, Martial ! Bien, mon fils !

HENRI PASSERIEU.

FLEURS

Il faut lire la belle page de Mme Alphonse Daudet, dans la *Nouvelle Revue* du 1er février. George Sand avait déjà cherché l'accord de la flore et de la composition des terrains : Mme Alphonse Daudet trouve celui de la couleur des fleurs et de la variété des saisons. Le cycle ingénieux est complété.

Les fleurs, enchantement, couleurs variées, tissus et parfums délicieux, un charme de mystère, de vie intense et silencieuse. C'est l'écllosion du prisme en des corolles, un épanouissement de rayons qui gardent l'éclat et le flottant du rayon. Elles donnent tant d'elles-mêmes ! Enfant, j'étudiais ces pulpes fines, leurs contours, leurs nervures, le parfum des sèves ; je leur cherchais une physionomie humaine, voyant à des pensées aux pétales pourpres ou jaune d'or des regards de brunes, et dans les teintes adoucies des plus claires, lilas ou safran pâle, des yeux fatigués, clignotants, de blondes aux cils de soie.



SAINT-LOUIS.—LES PREMIERS RAVAGES DU CYCLONE SUR LE MISSISSIPPI, PRÈS DU PONT EADS

La pâquerette a l'essieu et les volants d'une roue dont sa rondeur donne la minuscule illusion ; le soleil fleur regarde l'astre, évolue sur sa haute tige, tendu au couchant qui décline. Quel symbole de divinité blanche au bord des eaux que le narcisse mirant sa corolle épanouie ! Puis la mélancolie des grands iris aux lances de feuillage, et l'isolement sous bois de certaines plantes vénéneuses dont la feuille tachetée s'étale à sol découvert,—à l'écart des bancs de muguet ou des violettes en serrés feuillages.

Certes, il y a un rapport d'aspect et de vie entre les plantes et leurs saisons. Au printemps, alors que le soleil traverse encore des zones froides, dominent le jaune et le violet : pensées, jacinthes, jonquilles, boutons-d'or, rhododendrons et toutes les nuances d'un coquet demi-deuil, mauves, lilas, violettes. Puis, dans ce déploiement du prisme floral, arrivent en juin, juillet, le rouge et le bleu, couleurs fortes et nourries de chaleur et de sève, le coquelicot crêtant les blés, les bluets, pieds-d'alouette et la rose multicolore, du rouge intense des "Chine", au rose pur des "roses France", au rose safrané des "Gloire de Dijon" et

des "Niel", le géranium, les capucines.

Avec la décoloration, l'affaiblissement des sèves, la fuite oblique de la lumière, reviennent les tons neutres décomposés jusqu'à la pourpre assombrie, l'or mourant des chrysanthèmes, aussi parfois d'un violet déteint ou d'un beau jaune, comme au milieu d'une courte journée d'automne la surprise d'un chaud midi.

Les perce-neige, les roses de Noël apparaissent à l'entrée de l'hiver, tout blancs, identiques et conformes aux neiges, grésils et gelées, et, dans le froid, le blanc domine, comme au temps brûlant des orangers et des myrtes, mais sans les parfums de ces pulpes épaisses, sachets gonflés de pénétrantes essences.

Probablement le cours du soleil, le jet ou la déclivité de ses rayons influencent l'aspect et l'écllosion des fleurs ; mais quel charme d'étude inconsciente que d'examiner l'harmonie entre le vert cru du printemps sur les pelouses et sur les arbres et l'acidité du fruit nouveau, entre la pourpre veinée de rouille des feuilles qui tombent et la mûre saveur des raisins, des pêches et des pommes à point où se reproduisent ces colorations d'automne.—Mme ALPHONSE DAUDET.

POT DE PENSÉES

On voit des chats faire le *dos rond* et des poètes le *rondeau*.

Il y a des personnes qui s'intéressent au Molière d'autres qui bâillent aux Corneilles.

Le rêve d'un menuisier atteint de la folie des grands : Se voir établi.

Méfiez-vous du trop grand train... Ça fait souvent dérailler.

Point n'est besoin d'aller chez le photographe pour avoir les traits tirés.

Voulez-vous être décoré par le gouvernement : Louez-le. Voulez-vous louer votre appartement ? Décorez-le.

Un chercheur d'or a, parfois, une bonne mine. Un phtisique en a toujours une mauvaise.

Une jeune fille demandée en mariage par un agent de change et un médecin, n'a plus qu'à choisir entre la bourse et la vie.

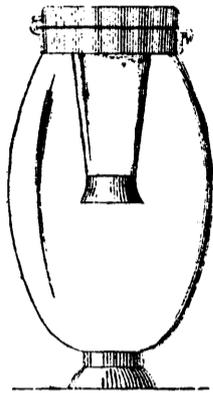




BEAUX-ARTS. — L'ANGE DES NAUFRAGES.—(Tableau de M. Raupf)

CRACHOIRS DE POCHE

Depuis quelques années, la Préfecture de police, de Paris, a fait placarder dans les omnibus, tramways, chemins de fer et autres moyens de transport, des avis invitant les voyageurs à ne pas cracher sur le plancher. Bien que chacun sache que la poussière des crachats tuberculeux desséchés est une des causes principales de la propagation de la tuberculose, personne ne fait attention à cet avertissement si sage, et on continue à cracher partout ou à peu près.



Il y a là une indifférence coupable contre laquelle s'élève avec énergie le Dr Vallin, membre de l'Académie de médecine, dans une note que publie la *Revue d'Hygiène*, dont il est le directeur. Aussi recommande-t-il l'emploi des crachoirs de poche en usage dans les sanatoriums spéciaux, non seulement aux tuberculeux, mais à tous ceux qui crachent, jeunes ou vieux.

Cet appareil très pratique et très simple, dont la figure est ci-contre, se compose d'un flacon aplati en verre bleu très solide, de 10 centimètres de hauteur, 5 de largeur à la partie la plus renflée et $3\frac{1}{2}$ d'épaisseur. Le couvercle, en nickel, est garni en caoutchouc à ressort ; il est vissé sur le verre et se démonte pour les lavages ; il porte un prolongement en nickel, de la forme de l'entonnoir, qui forme siphon dans l'intérieur du flacon pour empêcher les déversements. Au fond de l'appareil, un bouchon métallique, vissé directement sur le verre, s'enlève à volonté et permet le lavage quotidien de l'appareil.

Cet appareil est un peu connu du public, où il mériterait d'être propagé, car c'est surtout en hygiène qu'on obtient de grands effets avec de petits moyens.

LES HARANGUES DE NAPOLEON Ier

CAMPAGNE D'ITALIE (suite)

VIII

Les diplomates autrichiens signent le traité de Campo-Formio ; un congrès se réunit à Rastadt pour régler les différends des autres Etats de l'Allemagne avec la France. Le Directoire nomme Bonaparte ministre plénipotentiaire à ce congrès. En s'y rendant, le général en chef dit à l'armée :

« Milan, 26 brumaire an VI (14 novembre 1797)

« Soldats ! je pars demain pour me rendre à Rastadt. En me trouvant séparé de l'armée, je ne serai consolé que par l'espoir de me voir bientôt avec vous, luttant contre de nouveaux dangers. Quelque poste que le Gouvernement assigne aux soldats de l'armée d'Italie, ils seront toujours les dignes soutiens de la liberté et de la gloire du nom français. Soldats ! en vous entretenant des princes que vous avez vaincus... des peuples qui vous doivent leur liberté... des combats que vous avez livrés en deux campagnes, dites-vous : *Dans deux campagnes nous aurons plus fait encore !* »

IX

La paix de Campo-Formio et les résolutions du congrès de Rastadt mettaient fin à la campagne d'Italie. Bonaparte se rend à Paris où il arrive le 15 frimaire (15 décembre 1797). Six jours après il est reçu solennellement au Luxembourg et adresse au président du Directoire, ce discours :

« Citoyens Directeurs, le peuple français, pour être libre, avait les rois à combattre. Pour obtenir une Constitution fondée sur la raison, il y avait dix-huit siècles de préjugés à vaincre. La Constitution de l'an III et vous avez triomphé de tous ces obstacles. La religion, la féodalité et le royalisme, ont successivement, depuis vingt siècles, gouverné l'Europe ; mais de la paix que vous venez de conclure date l'ère des

gouvernements représentatifs. Vous êtes parvenus à organiser la grande nation, dont le vaste territoire n'est circonscrit que par ce que la nature en a posé elle-même les limites. Vous avez fait plus. Les deux plus belles parties de l'Europe, jadis si célèbres par les arts, les sciences et les grands hommes, dont elles furent le berceau, voient avec les plus grandes espérances le génie de la liberté sortir des tombeaux de leurs ancêtres. Ce sont deux peuples sur lesquels les destinées vont placer deux puissantes nations.

J'ai l'honneur de vous remettre le traité signé à Campo-Formio, et ratifié par Sa Majesté l'Empereur. La paix assure la liberté, la prospérité et la gloire de la République. Lorsque le bonheur du peuple français sera assis sur les meilleures lois organiques, l'Europe entière deviendra libre.

(Fin de la campagne d'Italie)

SPORT A LA CAMPAGNE

(Voir gravure)

Sans plus de cérémonie, il a enjambé son cheval d'occasion, au grand ébahissement de toute la basse-cour. Il ne renoncera pas à ce petit tour à dos de cochon pour la course en bicyclette la plus mouvementée.

Tirant les oreilles de l'animal cher à saint Antoine, jusqu'à lui faire pousser des grognements horribles, le gamin croit le guider à son gré. C'est en réalité le coursier qui mène et, pour le prouver, il va forcer son écuyer à désarçonner, en courant le plonger dans la mare d'eau infecte...

Il n'y a plus de maréchaux de France. C'étaient tous des vieillards ; voilà sans doute pourquoi on leur avait donné un bâton.

Un disparu (10c), le Pater (10c), les Lettres d'un étudiant (10c), le Grand horoscope des dames (10c), La Petite (5c), sont des livres excessivement intéressants. Ils sont lus par tous. G.-A. Dumont, 1826, rue Ste-Catherine.

PRIMES DU MOIS DE MAI

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de MAI, qui a eu lieu samedi, le 6 courant, a donné le résultat suivant :

1 ^{er} PRIX	No	26,951....	\$50.00
2 ^e	No	19,132....	25 00
3 ^e	No	7,843....	15 00
4 ^e	No	49,254....	10 00
5 ^e	No	127....	5 00
6 ^e	No	36,903....	4 00
7 ^e	No	8,236....	3.00
8 ^e	No	27,161....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

23	7,617	15,461	24,015	31,727	41,127
1,736	8,212	15,815	24,313	32,164	41,465
2,152	9,173	16,483	25,102	33,635	41,634
2,434	9,914	17,265	25,269	34,023	42,148
2,527	10,837	18,372	25,724	34,137	42,501
2,743	11,342	19,021	26,273	34,650	42,633
3,312	11,834	20,143	26,432	35,184	43,856
3,493	12,076	20,325	27,158	35,263	44,731
3,582	12,515	20,791	28,381	36,241	45,175
4,079	12,702	21,817	29,533	37,814	45,932
4,213	13,123	21,983	30,142	38,647	46,271
4,352	13,481	22,541	30,285	39,314	47,343
5,604	14,123	23,536	31,016	40,253	48,531
5,718	14,456	23,723	31,353	40,512	49,623
6,123	14,712				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de MAI, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.



SPORT A LA CAMPAGNE

EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

Elle regarda la pendule.

—Déjà midi ! Je me suis rendormie, vois-tu.

—Tu te lèves seulement ? . . .

—Oui.

Elle rougit et baissa le regard, devant la surprise de son mari.

Elle mentait. Il le comprit. Mais il était trop inquiet de la voir ainsi pour le lui faire remarquer.

—Nous n'attendons que toi.

—Pourquoi faire ?

—Mais pour déjeuner . . . A quoi penses-tu donc ?

—C'est vrai . . . c'est l'heure . . .

Elle essaya de sourire . . . mais elle sentit que si elle voulait faire un pareil effort sur elle-même, elle échouerait et qu'elle ne retiendrait pas ses sanglots, tout prêts à éclater.

Elle suivit docilement Daniel, qui maintenant se taisait.

Valentin de Séverac et le colonel, son père, déjeunaient, ce matin-là, avec la famille d'Hautefort.

Il lui fallut feindre !

Il fut tout le temps question du mariage des jeunes gens.

De quoi pouvait parler cette heureuse famille, si ce n'était de ce grand événement ?

Clotilde seule gardait le silence.

Et Daniel remarquait sa gêne, sa pâleur étrange, profonde, et la fatigue de tous ses traits subitement flétris.

—Que se passe-t-il donc en elle ? se demandait-il.

Jean-Joseph s'informa à plusieurs reprises de la santé de la pauvre femme. Elle sentit son cœur palpiter et battre sourdement chaque fois qu'il lui adressait la parole.

Et pourtant il lui parlait avec douceur.

C'était celui-là, surtout, qu'elle redoutait !

Ah ! s'il venait à savoir !

Quelle terrible colère !

Et elle se sentait maintenant déplacée au milieu de cette famille de magistrats . . .

Elle aurait voulu se faire toute petite et passer inaperçue. Et, chaque fois que le regard pensif du procureur général pesait sur elle, longuement, elle frissonnait de tout son corps !

A quoi rêvait-elle ? Quel était son projet ?

De projet, elle était encore trop troublée pour en avoir . . .

Cependant, dans le chaos, dans l'obscurité intense de son propre cerveau surmené et meurtri, par ces dernières et mortelles heures, surgissait une idée fixe . . .

Il fallait gagner du temps.

Elle n'avait qu'un moyen pour cela, c'était de retarder le mariage de Bérengère.

Ce mariage avait été fixé aux derniers jours de mai . . . Ah ! si elle pouvait le faire remettre au mois de juillet, par exemple . . . Cela lui donnerait un mois de répit pendant lequel elle aurait le temps de voir Lafistole, de le fléchir peut-être !

Tandis que le mariage à bref délai, c'était le couteau mis sur sa gorge et dont elle sentait déjà la froide lame ; c'était le déshonneur frappant à coups redoublés à la porte des Hautefort et se faisant ouvrir !

Lorsqu'on se leva de table, elle n'avait rien mangé, la malheureuse, elle prit à part Daniel et Séverac.

Elle s'ouvrit à eux de ce projet. Ils furent surpris.

Séverac même insista :

—Ce retard sera mal vu, madame . . . puisqu'il est inexplicable. Le mariage est annoncé pour fin mai. Faisons-le donc fin mai.

—Le colonel a raison, Clotilde, et à moins de motifs sérieux . . .

Elle dit, tremblante, vraiment pitoyable à voir :

—Nous nous sommes mariés, Daniel, le 5 juillet. J'aurais voulu que le mariage de mon enfant se fit le même jour . . . J'ai été si heureuse, je suis encore si heureuse, qu'il me semble que cette coïncidence eût porté bonheur à ces enfants . . .

—Diable ! diable ! fit le colonel, en se grattant le nez qu'il avait très long et qui paraissait le gêner toujours, si vous l'aviez dit plus tôt, chère madame . . . cela eût été facile . . . tandis que maintenant . . .

Daniel put dire à sa femme, sans être entendu de Séverac :

—Vraiment, tu n'as pas d'autre raison ?

—Non, Daniel, mais je t'en supplie . . . cela me ferait tant plaisir ! . . . Ce n'est donc pas une date heureuse pour toi, mon ami, que celle du 5 juillet ?

Ils discutèrent quelques minutes encore . . .

Puis Daniel et Séverac finirent par céder.

Quant la nouvelle fut annoncée aux jeunes gens, ils en furent attristés. Un mois de plus de fiançailles, lorsqu'on s'adore, c'est un contretemps. Mais la mère le voulait. Ils s'inclinèrent devant sa volonté.

Quant à Jean-Joseph il se contenta de prendre Clotilde à part.

Et après l'avoir longuement et silencieusement considérée.

—Parlez, mon enfant . . . Dites-moi tout . . . Qu'y a-t-il ? . . .

—Rien, dit-elle, mais rien, je vous le jure.

Elle s'enfuit, très loin du vieillard, parce qu'elle le craignait.

—Il ne me croit pas, murmurait-elle, il ne me croit pas . . . Je suis perdue !

Après quelques jours de ces angoisses énervantes Clotilde résolut de se rendre à Paris et de tout dire à Chavarot.

Peut-être le notaire trouverait-il un remède à cette situation désespérée.

Peut-être lui donnerait-il un conseil.

En tout cas il partagerait sa douleur, ses craintes, il comprendrait sa détresse, et ce lui serait déjà une consolation, à la pauvre femme, que d'être comprise et d'être plainte.

Elle partit donc pour Paris, seule, sous le prétexte d'y faire des achats nécessaires par le trousseau de Bérengère.

Vers quatre heures, elle entra dans l'étude de Chavarot.

Elle n'y était pas venue depuis longtemps ; voilà pourquoi, sans doute, elle ne connaissait pas Lafistole.

Du reste, lorsqu'elle entra, c'était par la porte donnant sur les appartements de Mme Chavarot et rarement, très rarement, elle mettait les pieds à l'étude.

Lafistole occupait une pièce à part, où se trouvait la caisse, et communiquant avec le bureau de son patron.

Chavarot était dans son cabinet.

Un clerc avait annoncé Mme d'Hautefort.

Il se leva avec empressement et vint au devant d'elle.

—Quelle bonne idée vous avez eue, Clotilde ; j'espère que vous allez passer la soirée avec nous ? . . . Vous avez amené Bérengère ? Vous êtes venue avec Daniel ? . . .

Il allait continuer ses questions quand il s'arrêta tout à coup en remarquant l'étrange visage de la pauvre femme.

Clotilde s'était assise sur une chaise qu'il lui avait approchée, et là elle se tenait les bras ballants, la tête penchée sur la poitrine, le buste affaissé, sans plus de ressort.

—Mon Dieu, Clotilde, qu'avez-vous donc ?

—Ah ! mon ami . . . mon ami ! . . .

—Oui, je suis votre ami . . . Voyons, dites-moi ce qui ce passe . . .

—Je suis perdue . . .

—Perdue ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

—Personne ne peut nous entendre ? . . .

—Mon cabinet ne communique qu'avec celui de mon caissier.

—Ah ! dit-elle, avec un brusque mouvement, votre caissier s'appelle Lafistole, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Il est dans son bureau ?

—Non. Je viens de l'envoyer à la Banque . . . Pourquoi ?

—Je viens vous parler de lui . . .

—De lui ? . . . fit le notaire avec surprise.

Et après un silence :

—Vous le connaissez ?

—Depuis quelques jours . . . Georges, je vous ai dit tout à l'heure que j'étais perdue. Jugez-en vous-même . . . Lafistole a surpris le secret de ma naissance . . .

—Clotilde !

—Il sait tout et il est venu tout me dire . . . Et pour prix de son silence savez-vous ce qu'il exige ? . . . La main de Bérengère !

—Mais c'est impossible, vous rêvez . . . C'est impossible, je vous le jure . . . Deux personnes, dans le monde entier, connaissent ce redoutable secret ! . . . Peterson et moi ! . . . Rassurez-vous . . . Voyons, que vous a-t-il dit ? . . . Il aura appris, ce misérable, que vous n'avez pas de famille et il aura forgé quelque honteuse histoire . . . Je vais le chasser tout à l'heure, lorsqu'il rentrera.

—Jugez vous-même s'il connaît la vérité. Il m'a raconté le crime et l'infamie de Bastien, le meurtrier de Jourdan, l'amant de la femme Jourdan et l'incendiaire de Montefreux . . .

Le notaire devint pâle et fut pris d'un tremblement violent.

—C'est impossible, impossible, murmura-t-il. Comment aurait-il su ?

—Je l'ignore, mais il sait. Et il a eu entre les mains toutes les

pièces qui me concernent et qui prouvent que cette histoire n'est pas une invention.

Elle s'approcha plus près de Chavarot, lui prit les mains, et le regardant avec des larmes dans les yeux :

—Car ce n'est pas une invention, n'est-ce pas ?

—Non, fit sourdement le notaire que cette révélation semblait avoir abattu autant que Clotilde elle-même....

—Tout est vrai ?

—Tout.

—Mon père est bien ce Bastien.... ce misérable ?

—C'est lui....

—Et il a commis tous ces crimes ?

—Il les a commis.... Vous ne pouvez conserver aucun doute.

—Et il a été condamné à mort ?

—Oui, oui, ma pauvre Clotilde, ma pauvre enfant. Tout est vrai. Votre père, trop tard repent, n'a pas voulu que vous portiez son nom !.... Et il vous a confiée à deux hommes d'honneur, Peterson et mon père. Votre nom et votre secret sont passés en héritage à James Peterson et à moi.

J'avais cru, et le notaire ici baissa la voix, j'avais cru que ces deux là, aussi, étaient deux hommes d'honneur et que le secret serait bien gardé par eux.... Je me suis trompé....

Il se prit la tête entre les mains, les doigts dans le crâne et avec un sanglot nerveux qui prouvait qu'il souffrait vraiment, le pauvre homme :

—Je me suis trompé. L'un des deux est un misérable. Et celui-là, c'est moi, Clotilde, c'est moi !

Et Clotilde, voyant s'évanouir sa dernière espérance murmurait :

—Ainsi, tout était vrai, tout était vrai !!

Tout à coup le notaire se lève.

—Lafistole vous a fait lire les pièces qui vous concernent ?

—Oui. Il m'en a remis une copie.

—Comment a-t-il pu !.... Quand cela ?

—Il y a trois jours.

—Mais ce dossier dont vous parlez, ce matin je le voyais encore.

Et il se précipite vers sa caisse particulière, se penche sur les serrures et fait jouer les secrets.

Et ainsi, la tête enfouie dans les épaules, Clotilde ne voit plus que le pauvre dos déformé du bossu qu'agitent des trépidations nerveuses.

Il tremble si fort qu'il est obligé de s'y reprendre à plusieurs fois avant d'ouvrir.

Enfin la lourde porte du coffre-fort s'ébranle, s'entr'ouvre, il la pousse et l'ouvre tout à fait.

Clotilde s'est levée pour suivre de plus près ses mouvements.

Et Chavarot, la main tendue et tournée vers elle, lui montre un dossier dans le fond d'un tiroir.

—Tenez, le voici, il est là, personne que moi ne peut ouvrir ce coffre-fort, personne que moi n'a la clef.... personne n'a pu y toucher.... Vous le voyez, du moins, Clotilde, s'il y a eu quelque imprudence, elle ne vient pas de moi.... mais de Peterson, sans doute.... Si vous êtes malheureuse, ce ne sera pas ma faute.... à moi qui vous ai toute ma vie aimée comme si j'étais votre père....

—Je ne vous accuse pas.

—Non, non, ce n'est pas ma faute.... il faut que vous le sachiez, ma vie serait empoisonnée comme la vôtre si c'était vrai, voyez-vous, Clotilde.... Je veux que vous disiez que ce dossier n'a pas bougé d'ici.... Voyez !....

Il prend les papiers enveloppés d'une forte enveloppe jaune-gris, scellée du cachet du notaire.

L'enveloppe n'a pas été touchée.

Le cachet rouge, aux initiales G. C., est intact.

—Pourtant, dit Clotilde, j'ai lu, j'ai lu ces pièces....

Chavarot brise le cachet, déchire l'enveloppe, retire les papiers et pousse un cri d'épouvante et d'angoisse.

Il n'y a là qu'une liasse de papiers blancs....

Georges tombe sur son fauteuil.... les traits envahis par une pâleur mortelle....

Il est évanoui....

Et devant lui, autour de lui, sur ses genoux, s'éparpillent en désordre ces feuilles sans valeur, inutiles, dont l'immaculée blancheur semble le farguer.

Enfin il revient à lui, mais c'est pour dire, dans la détresse de son immense désespoir :

—Oubliez, Clotilde, ce que je vous ai dit. S'il y a eu quelque imprudence, c'est bien de moi qu'elle vient ; si vous êtes malheureuse, ce sera bien par ma faute, par ma grande et unique faute.... à moi qui vous ai tant aimée.

Et tombant à genoux devant elle, en pleurant :

—Clotilde pardon, pardon !

Sa douleur était si grande, il était si lamentable à voir, que Mme d'Hautefort eut pitié de lui.

—Ce ne peut être votre faute, mon ami, je vous pardonne. Re-

levez-vous, et songeons un peu à trouver le moyen d'empêcher tout ces malheurs.

—Hélas ! il n'en est qu'un....

—Lequel ?

—Empêcher Lafistole de parler.

—Comment ?

—En lui offrant une fortune.... Car il ne peut être question de Bérengère, et vous ne pouvez penser à la sacrifier.

—Plutôt la honte.... pour moi.... pour tous !

—Certes.

—Mais, ce misérable acceptera-t-il ?

—En voulant épouser Bérengère, il n'a visé que la dot que votre fille apporte avec elle....

—Qui sait ?.... Il est ambitieux.... S'allier à une famille comme la nôtre, c'est se faire ouvrir toutes les portes, c'est donner un champ immense à son ambition....

Le notaire réfléchissait.

—Ambitieux, il l'est.... et intelligent également.... Depuis cinq ans qu'il est à mon service, je n'ai jamais eu qu'à me louer de lui. Il est aussi d'une excellente famille.... mais sans le sou....

Peut-être qu'avec de l'argent....

—Cet homme me fait peur.

—Je comprends votre impression. Il tient votre vie entre ses mains et il est capable de tout, après ce qu'il vient de faire....

Clotilde tremblait.

—Calmez-vous ! Tâchons de raisonner !

—Ah ! je ne puis pas, je ne puis pas !....

—Il ne tardera pas à rentrer, sans doute. Je le verrai. Je lui parlerai. Vous me laissez libre de lui faire telles propositions que je jugerai convenables ?

—Absolument libre.... Dussiez-vous sacrifier toute notre fortune.... Sauvez-nous de la honte, sauvez Daniel, sauvez Bérengère !

—Je ferai tout ce qui dépendra de moi....

A cet instant, on entendit un peu de bruit dans le bureau voisin et Georges Chavarot prêta l'oreille.

—Chut ! dit-il.

Ils écoutèrent.

—C'est Lafistole qui rentre ! dit le notaire.

Il alla ouvrir une porte qui communiquait avec son appartement et appelant Clotilde d'un geste :

—Allez auprès de ma femme et attendez-moi. Je vais lui parler.... Je vous rendrai compte aussitôt de notre entretien.

Clotilde s'esquiva silencieusement, après un dernier regard de supplication au notaire qui était son dernier et suprême espoir.

La porte se referma.

Chavarot resta seul.

Presque au même moment et à peine avait-il eu le temps de pousser la porte du coffre-fort, on frappait.

—Entrez ! dit Chavarot en raffermissant sa voix.

Lafistole entra, des pièces à la main.

Il était toujours élégant, très soigné dans sa tenue.

Il rendit compte en quelques mots de ses courses, et il allait sortir quand un mot du notaire le retint.

—Asseyez-vous....

Le clerc le regarda, surpris, et Chavarot ajouta :

—Nous avons à causer, longtemps peut-être....

Lafistole s'assit et attendit, intrigué.

Le notaire resta pensif. C'était une lourde mission qu'il remplissait là.... Ce n'était pas seulement le bonheur de la famille d'Hautefort qui était en jeu, c'était aussi son bonheur.

S'il allait échouer !....

Il commença, prenant de l'assurance au fur et à mesure qu'il parlait :

—Monsieur Lafistole, vous êtes jeune, intelligent, je vous crois fort ambitieux.... Vous êtes joli garçon.... et peut-être n'avez-vous pas trop de scrupules.... Vous possédez donc, je le crois, toutes sortes de qualités pour réussir dans le monde.

—M. Chavarot aurait-il à se plaindre de mon manque des scrupules ? demanda le clerc en éteignant son regard sous ses longues paupières....

Chavarot évita de répondre.

—Il ne vous manque, pour réussir, qu'une chose....

—Parbleu ! une seule chose.... mais qui a de la valeur....

—De l'argent.

—Oui....

—Je viens vous en offrir.

—A moi ?

—A vous.

—Je gagne trois mille cinq cents francs par an chez vous, dit le clerc avec un sourire poli ; puis-je croire, d'après ce que vous me dites, vous portez mes appointements à quatre mille ?

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

Le docteur ne pouvait plus que chercher Gaston Depréty, l'ex-compagnon de baignade de son frère. Mais il était bien évident qu'il ne le trouverait pas.

De ce côté le mystère restait impénétrable.

René Giroux revint à Joigny en se disant.

—Je ne désespère point !... Je guérirai cette enfant, et c'est elle qui me nommera ses bourreaux !...

Dès son retour à l'asile, il fit suivre à Marie-Blanche un traitement énergique, il l'entoura des soins les plus intelligents, mais hélas ! le poison avait fait de tels ravages dans ce jeune corps et dans ce pauvre cerveau, que la guérison espérée par le médecin offrait des difficultés à peu près insurmontables.

Près de trois semaines s'étaient écoulées déjà, et aucun résultat appréciable ne se produisait.

Le contrepoison administré chaque jour à haute dose n'agissait qu'avec une lenteur inquiétante.

Dans le courant du mois de janvier, le Dr Giroux devait s'absenter de nouveau, une affaire importante et qui ne pouvait se remettre l'appelait dans le Midi.

C'est alors qu'il avait écrit à Lucien de Kernoël pour le prier d'avancer de quelques jours son arrivée à l'asile.

Avant son départ, il désirait initier à tous les détails du service le jeune médecin adjoint dont il connaissait déjà le mérite et les aptitudes.

Ce fut dans la matinée du jour de l'an que Lucien se présenta, avec son bagage, à la maison de santé où l'attendait le docteur, prévenu par dépêche.

—Merci d'avoir répondu sans retard à mon appel, lui dit-il. Si j'ai tant insisté, c'est qu'il y avait urgence... On va vous conduire au logement préparé pour vous... Nous déjeunons à midi précis et nous dînons à sept heures. Demain, je vous mettrai au courant du service spécial auquel je désire vous attacher.

La journée, malgré l'accueil cordial du docteur Giroux, parut mortellement longue à Lucien qu'obsédait le souvenir de la rencontre faite à Saint-Sulpice et de la façon aussi odieuse qu'inexplicable dont il avait été traité par la jeune fille qu'il prenait pour sa fiancée Marie-Blanche.

—A demain matin, neuf heures, pour la visite, lui dit le directeur en lui souhaitant le bonsoir.

Après une nuit sans sommeil, le jeune homme, à l'heure indiquée, était prêt à suivre le maître.

Le service se trouvait déjà réuni dans une pièce du rez-de-chaussée.

Il se composait, outre de Lucien de Kernoël, premier médecin adjoint, du médecin adjoint en second, du pharmacien et d'un certain nombre d'infirmiers et d'infirmières.

Le Dr Giroux présenta le nouvel arrivant à ceux qui l'entouraient, et la visite commença.

On passa dans chaque quartier une demi-heure environ.

On avait vu une soixantaine de démentes, dont presque chacune offrait un genre de folie différent des autres.

Il ne restait plus à visiter que le bâtiment renfermant les isolées.

René Giroux congédia son personnel, à l'exception de Lucien et d'une infirmière porte-clefs.

LXXXVIII

—Avons-nous donc terminé, docteur ? demanda Lucien.

—Non, répondit René Giroux, mais à moins que des circonstances graves ne rendent indispensable l'assistance de mes aides, je ne confie à personne le soin de traiter les malades du quartier des isolées. Si je fais aujourd'hui une infraction à mes habitudes, c'est que je vous ai choisi pour vous attacher spécialement à ce service où vous me remplacerez pendant mon absence...

Lucien avait légèrement froncé les sourcils.

Pourquoi ce mystère ?

Pourquoi le docteur visitait-il seul le quartier des isolées ?

Y avait-il donc là quelque chose à cacher ? Allait-il se trouver en présence de cas de séquestration arbitraire ?

S'il en acquérait la preuve sa conscience lui commanderait de ne pas rester une heure de plus dans cette maison où son silence lui ferait jouer un rôle de complice.

L'infirmière ouvrit la porte du couloir sur lequel s'ouvraient toute une rangée de cellules, et la visite du quartier commença.

En entrant dans le couloir le docteur Giroux avait pris un registre posé sur une table.

—Voici le livre de visite des isolées fit-il. Ce livre ne sort d'ici que pour aller à la pharmacie où on relève les médicaments prescrits. Ensuite il y rentre. Personne ne doit en connaître les prescriptions...

Lucien écoutait avec une stupeur visible.

—Mon cher enfant, reprit le docteur qui vit son regard effaré, ne vous étonnez pas et surtout ne vous alarmez pas de ces précautions. Elles sont prises dans l'intérêt des familles qui m'ont confié le soin de leurs malades. Ce livre est mis sous les yeux des inspecteurs quand ils le réclament... Vous verrez, du reste, qu'ici le mystère n'est qu'apparent. Si cela dépendait de moi j'abrogerais la loi de 1838.

—Loi odieuse ! s'écria Lucien. Loi scélérate qui permet de changer une maison de santé en lieu de détention et de supplice pour des innocents !

—Je suis heureux que vous pensiez comme moi, et si jamais vous êtes en situation de demander, avec chance de succès, l'abrogation de cette loi sauvage, je vous fournirai des arguments...

L'infirmière avait ouvert la première cellule du couloir.

Le docteur et Lucien en franchirent le seuil.

Cette cellule, comme toutes les autres, était meublée d'une façon confortable ne laissant rien à désirer. Une bouche de calorifère y entretenaient la chaleur à profusion.

Rien au monde ne ressemblait moins à un cachot.

La pensionnaire de cette cellule, une jeune femme de vingt-cinq ans environ, offrait une figure pâle, profondément triste, et des yeux sans cesse rougis par les larmes.

—Folie résultant d'un désespoir d'amour, dit le docteur, incurable... La pauvre femme souffre beaucoup... La mort serait un bienfait pour elle...

C'était vrai.

On passa à une autre internée, puis à une troisième.

Lucien ne pouvait qu'approuver les traitements ordonnés par le docteur.

L'infirmière ouvrit la porte de la cellule portant le numéro QUATRE.

Les doubles rideaux des fenêtres, hermétiquement clos, interceptaient presque toute clarté.

—Donnez de la lumière, commanda le docteur Giroux. Ouvrez ces rideaux.

L'infirmière obéit.

Un pâle rayon du soleil d'hiver éclaira tout à coup la cellule et permit de voir la jeune fille qui l'occupait.

Cette jeune fille était étendue sur son lit, mais ne dormait pas.

Des oreillers d'une blancheur éclatante soutenaient sa tête.

Son regard était fixe, sans expression, nous pourrions même dire sans vie.

Ses petites mains, amaigries au point d'être presque transparentes, jouaient machinalement avec une longue natte de ses cheveux.

Le docteur fit un pas en avant.

Lucien le suivit.

Soudain le jeune homme poussa une exclamation d'épouvante, recula, terrifié, chancelant, et fut obligé, pour se soutenir, de s'appuyer sur l'épaule de René Giroux.

—Qu'avez-vous donc, monsieur de Kernoël ? demanda celui-ci stupéfait de l'attitude de Lucien.

Tremblant de tous ses membres, le gosier serré, les traits décomposés, les yeux démesurément ouverts et rivés sur le visage de la malheureuse enfant, qui maintenant le regardait sans paraître le voir, le nouveau médecin adjoint fut pendant quelques secondes hors d'état de parler.

Enfin il bégaya d'une voix étranglée :

—Marie-Blanche... Marie-Blanche...

—Encore une fois, qu'avez-vous ? répéta le docteur.

Lucien étendit la main vers le lit, et faisant un effort surhumain vint à bout d'articuler ces mots :

— Cette jeune fille. . . .

— Eh bien ?

— Est-elle ici depuis longtemps ? . . . Répondez-moi, docteur. . .

Hâtez-vous de me répondre ou je vais croire que ma raison s'égaré et que je suis halluciné. . . .

— Voyons, voyons, calmez-vous. . . dit vivement le docteur, effrayé de l'agitation fiévreuse dont il ne devinait pas la cause.

Lucien lui saisit le poignet qu'il pétrit sous ses doigts comme dans un étau, et reprit :

— Répondez-moi ! Répondez-moi donc ! Depuis combien de jours cette jeune fille est-elle dans votre maison ?

— Depuis bientôt un mois. . . . répliqua René Giroux en dégageant son poignet meurtri.

— Un mois ! un mois ! . . . vous me trompez. . . .

— Mais. . . .

— Je vous dis que vous me trompez et que c'est impossible.

— Pourquoi donc ?

— Un mois que cette enfant est ici, quand avant-hier, quelques heures avant mon départ de Paris, je l'ai rencontrée sur les marches de l'église Saint-Sulpice ! . . . lorsque je lui ai parlé !

— Ah ! ça, mais il devient fou !! pensa le docteur, puis tout haut : Vous êtes le jouet d'une illusion, monsieur de Kernoël ! . . . Je vous affirme de la façon la plus positive que cette jeune fille est ici depuis près d'un mois, et je vous donnerai tout à l'heure la date précise de son entrée dans l'asile. . . .

— Son nom, monsieur ! Dites-moi son nom !

— Elle est inscrite sur le livre sous le nom d'Aline-Eugénie Per-tuis. . . .

— Erreur ou mensonge !! Elle se nomme Marie-Blanche. . . .

— Marie-Blanche. . . . répéta le docteur continuant à se demander si M. de Kernoël était bien en possession de tout son bon sens.

— Oui, reprit Lucien, Marie-Blanche ! je vous jure sur l'honneur que je ne me trompe pas !! Elle est la fille de Gilbert Rollin et elle est. . . . ou plutôt elle était ma fiancée ! . . . Vous doutez de ma raison, je le vois bien, comme tout à l'heure j'en doutais moi-même ! Eh bien, vous avez tort ! Je sais ce que je dis. . . . je sais ce que je vois. . . . Je ne suis ni le jouet d'une illusion, ni la dupe d'une ressemblance !! C'est elle ! c'est Marie-Blanche !!

Au nom de Marie-Blanche prononcé par Lucien, la malade avait tressailli visiblement, et au fond de ses yeux tournés vers le jeune homme une lueur semblait s'allumer.

Un soupçon de ce qui pouvait être la vérité traversa soudainement le cerveau du docteur René.

En voyant tressaillir sa fiancée, en constatant dans son regard cette lueur dont nous venons de parler, Lucien s'élança vers elle et, s'agenouillant à côté du lit, saisit ses mains dans les siennes et s'écria, haletant :

— Marie-Blanche, chère Marie-Blanche, reconnaissez-moi. . . . entendez-moi. . . . répondez-moi ! . . .

Les lèvres de la jeune fille s'entr'ouvrirent et, d'une voix faible comme un souffle, elle répéta :

— Marie-Blanche.

Heureux du résultat, si faible qu'il fût, qu'il venait d'obtenir, Lucien continua :

— Oui, Marie-Blanche, c'est vous. . . . Marie-Blanche, que j'aime et qui m'aimait. . . . Marie-Blanche, ma fiancée. . . . Chère adorée, faites un effort. . . . Réveillez votre mémoire endormie. . . . Souvenez-vous de votre mère, si bonne, si douce, si malheureuse. . . . Souvenez-vous de l'abbé d'Areynes. . . . de ceux qui vous aiment et de l'amour que vous m'avez juré. . . . Souvenez-vous. . . . souvenez-vous ! . . .

Les larmes étouffèrent la voix du jeune médecin.

D'un mouvement rapide autant qu'imprévu, Marie-Blanche porta les deux mains à son front qu'elle comprima de ses doigts comme pour écarter le voile obscur étendu sur sa pensée.

Telle était la violence de son effort qu'on voyait les veines de son cou et de ses tempes se gonfler.

Tout à coup, son visage, morne jusqu'à ce moment, s'illumina.

— Lucien. . . . dit-elle distinctement, Lucien. . . .

Puis sa tête retomba sur l'oreiller, ses yeux se fermèrent, mais un sourire demeura sur ses lèvres.

— Eh bien ! vous le voyez, docteur. . . . dit le jeune homme se relevant triomphant, vous le voyez, je ne me trompais pas ! Elle se souvient. . . . elle m'a reconnu. . . . elle m'a nommé. . . .

— Oui, répliqua le directeur de la maison de santé. J'y vois clair, maintenant. . . . L'intelligence n'était pas morte, elle n'était qu'endormie, et bientôt cette pauvre victime nous mettra sur la trace de ses assassins. . . .

— Ses assassins ! répéta M. de Kernoël. Vous croyez donc à un crime ?

— Je fais plus qu'y croire, j'en suis certain.

— En effet, comment Marie-Blanche se trouve-t-elle ici depuis un mois, lorsque je la croyais avec son père ? . . .

Au lieu de répondre à cette question, le Dr Giroux demanda :

— Connaissez-vous le vicomte de Grancey ? . . .

— Non.

— Connaissez-vous Gaston Depréty ?

— Pas davantage.

— Eh bien ! ces deux hommes n'en font qu'un, et ce misérable, un ancien forçat, a empoisonné cette enfant avec la complicité de son père.

— Empoisonné ! répéta Lucien, livide d'épouvante.

— Oui par la belladone, afin d'atrophier son cerveau et de la faire passer pour folle. . . .

— C'est horrible. . . . c'est monstrueux. . . . Mais alors, je ne comprends plus. . . . En retrouvant mon sang-froid, je retrouve ma raison. . . . Quelle est cette jeune fille que j'ai prise pour Marie-Blanche, tant elle est son vivant portrait, et qui joue le rôle de l'enfant qu'on envoyait mourir ici ! . . .

— Cela s'explique par une ressemblance, fortuite que MM. Rollin et de Grancey ont mise à profit avec une habileté de scélérats hors ligne ! . . . Soyez certain que ce crime devait leur rapporter beaucoup, mais leurs calculs seront déjoués ! . . . Au lieu du succès final, ils trouveront le châtement ! Ils ont voulu faire de moi leur complice et je serai leur dénonciateur ! . . . Nous guérirons Marie-Blanche et nous la vengerons ! . . . Achéons la visite, nous causerons ensuite. . . .

Trois quarts d'heure plus tard, René Giroux s'enfermait avec Lucien dans son cabinet de travail.

L'entretien dura longtemps et sa conclusion fut que le jeune homme devait retourner à Paris pour surveiller l'hôtel de la rue de Vaugirard.

Dès la semaine suivante il partait, laissant avec confiance Marie-Blanche aux soins du médecin de Joigny qui répondait de sa guérison.

* *

On était au 10 janvier.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis que le pseudo-Grancey avait frappé d'un coup de couteau l'abbé d'Areynes sur les marches de l'autel de la Vierge.

Comme jadis, après la nuit du 28 mai 1871, la science avait fait un miracle. . . .

Depuis huit jours déjà la vie de l'abbé d'Areynes ne se trouvait plus en péril.

Avec l'autorisation des chirurgiens, le procureur de la République et le juge d'instruction étaient venus questionner le blessé qui n'avait pu leur donner aucun indice de nature à faire marcher l'enquête dans une bonne voie.

Il se souvenait d'avoir aperçu un prêtre agenouillé et priant dans la chapelle de la Vierge au moment où lui-même allait être frappé. Voilà tout ce qu'il pouvait dire, n'ayant même pas vu le visage de ce prêtre.

Certes, le crime commis devait avoir un but, ceci ne pouvait être mis en doute, mais quel était ce but ? . . .

L'abbé d'Areynes ne voulait même pas se poser cette interrogation. Il avait peur de la réponse qu'il lui faudrait se faire ! . . . Il avait peur que l'implacable logique ne lui désignât le criminel ! . . .

Ce criminel, les magistrats s'étaient juré de le découvrir.

— Il se livrera lui-même un jour par quelque imprudence. . . . se disaient-ils. Mais pour cela, il faut qu'il ignore le rétablissement inespéré de sa victime.

Les chirurgiens furent donc invités à ne plus signer le bulletin que les journaux publiaient chaque jour, le silence se fit partout, et le public en conclut que l'abbé d'Areynes était perdu.

Lucien de Kernoël avait quitté Joigny dans la soirée et, lorsqu'il descendit du train qui le ramenait à Paris, l'heure trop avancée ne lui permettait pas d'aller rue des Tournelles prendre des nouvelles de l'aumônier de la Roquette.

Il se logea dans un hôtel des environs de la Bastille, afin d'être tout prêt, le lendemain, pour cette visite qu'il tenait à retarder le moins possible.

Revenons à Jeanne Rivat.

Les blessures faites à la tête, quand elles ne sont pas mortelles, se guérissent très facilement.

Ce dicton, maintes fois confirmé par l'expérience, ne fut point démenti en ce qui concernait la pauvre femme sauvée par les pêcheurs et recueillie au cabaret du *Rendez-vous des flâneurs*, à La Cave.

Grâce aux soins dont elle avait été entourée par la famille Lerat, et grâce aux sages ordonnances du docteur Ringaud, la *Mendiant de Saint-Sulpice* était hors de danger.

LA SANTÉ PAR LES TEMPS FROIDS

Pour conserver la santé par les temps froids, il est prudent, avant de sortir, de prendre une cuillerée à thé de *Baume Rhumal*, le précieux spécifique contre toutes les affections de la gorge et des poumons. Le *Baume Rhumal* fortifie la gorge et donne aux poumons une grande force de résistance contre le danger du froid. Dans toutes les pharmacies et épiceries. 25c la bouteille.

CHOSSES ET AUTRES

—L'empereur du Japon songe, dit-on, à visiter l'Europe et l'Amérique.

—La gomme qu'il mâchent a coûté aux Américains vingt millions cette année. Et le goût va se propageant davantage.

—Le hareng n'a jamais été aussi en abondance sur les côtes du Massachusetts que cette année, et la pêche a été extraordinaire.

—La ville de San Francisco (Californie) renferme 7,000 débits de boissons alcooliques, soit une proportion de un par cinquante habitants !

—Il y a eu 66 vaisseaux perdus durant l'année 1895 sur les grands lacs. Leur valeur était de \$1,266,000. Espérons que l'année 1896 sera plus heureuse.

—Un Français, M. Lioret, vient d'inventer un phonographe parlant à haute voix et pouvant être entendu à distance par plusieurs personnes, sans le secours de tubes acoustiques.

—Les gigantesques dynamos des chutes Niagara, à partir du 5 mai, ont commencé à fournir de l'électricité à New-York, soit un parcours de 462 milles par le nouveau procédé Tesla.

PRIS A TEMPS

Pris à temps, le *Baume Rhumal* évite toutes les complications qui suivent ou accompagnent les désordres causés par le froid dans les poumons, les bronches et la gorge. Prix, 25 cents la bouteille. En vente partout.

—Un médecin bien connu disait dernièrement : On devrait manger du fromage au moins une fois par jour, c'est l'alimentation animale la plus nutritive et la plus concentrée sous un petit volume.

—Les serges et le drap jersey, sont les seuls matériaux qu'une femme doit employer pour se faire un costume de bicyclette. Les couleurs à prendre sont le bleu-marin, le vert bouteille, le gris meunier, le brun et le beige. Le blanc est très joli pour un costume de parade ; mais, il est trop salissant et par suite peu pratique.

PRENEZ VOS PRÉCAUTIONS

Un rhume n'est à craindre que dans le cas où l'on n'aurait pas sous la main le véritable spécifique des affections de la gorge et des poumons, le *Baume Rhumal*, qui a détrôné tous les remèdes connus avec la rapidité avec laquelle il guérit les rhumes les plus opiniâtres, la grippe, la toux et la bronchite la plus tenace. En vente partout. 25c les seize doses.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 15 mai : Amours de prisons, V. Hugo ; Peer Gynt, H. Ibsen ; Un foyer du réalisme en Allemagne, E. Müntz ; Unité de doctrine, unité dans l'action militaire, J. Blondus ; Amours, Mme H. Malot ; Le couronnement des empereurs de Russie, V. Vend ; Les salons de 1896, C. Maclair ; L'assimilation française en Tunisie ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam ; Pages courtes : Mme L. de Nittis, M. Guillemot, P. Courtois, C. Ganem ; La France à la Russie, G. de Raimés.

La Quinzaine : Décentralisation ; Les

provinces ; L'armée, La marine, Colonies, Parlement, Critique littéraire, Critique musicale, Critique dramatique, Sciences, Agriculture, Finances, Bibliographie, Sport, Carnet mondain, Mode.

JEUX ET RECREATIONS

FANTAISIE ARITHMÉTIQUE

Le tour de Lazarille.—Lazarille servait chez un maître défilant. Celui-ci fit faire dans sa cave un casier de neuf cases disposées en carré ; la case du milieu était destinée à recevoir les bouteilles vides provenant de la consommation de 60 bouteilles pleines qu'il disposa dans les huit autres cases en mettant 6 bouteilles dans chaque case des angles et 9 dans chacune des autres cases. Lazarille enleva d'abord 4 bouteilles qu'il vendit, puis il disposa les bouteilles restantes de sorte qu'il y en eût toujours 21 sur chaque côté du carré. Le maître trompé par cet arrangement pensa que son domestique n'avait fait qu'une transposition des bouteilles et qu'il y en avait toujours le même nombre. Lazarille en profita pour enlever de nouveau 4 bouteilles et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne fût plus possible d'en enlever 4 sans que le nombre 21 cessât de se trouver sur chaque côté du carré.

On demande comment Lazarille s'y prit à chaque fois et combien de bouteilles il vola à son maître ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 631

Charade.—Le mot est : Char-mer.

Délassement arithmétique.—

9 8 7 6 5 4 3 2 1 — 45

1 2 3 4 5 6 7 8 9 — 45

8 6 4 1 9 7 5 3 2 — 45

ONT DEVINÉ :

Mme E. Brière, Eugirdor Regnaleb, Mlle Aldéa Lauriault, Montréal ; J. A. Paquet, Mlle Alice Aubert, Québec ; F. Dier, Mme Napoléon Lefebvre, Mlle Philomène Reid, Mlle Léontine Lefebvre, Dr N. W. Reid, Mme A. E. Jacques, Saint-Télesphore.

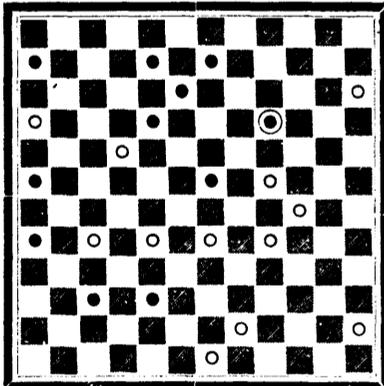
LE JEU DE DAMES

PROBLÈME NO 187

Composé par M. J. P. Cousineau,

Ottawa

Noirs—10 pièces



Blancs—12 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 185

Blancs		Noirs	
44	38	31	44
38	49	55	44
54	48	41	54
33	26	52	41
57	50	44	48
26	21	15	26
27	22	16	27
62	56	61	50
60	53	54	60
66	1	19	8
1	11 et gagnent.		

TÊTE GRISONNANTE ET MENACÉE DE CALVITIE La Vigueur des Cheveux d'AYER.

“Il y a près de quarante ans, après quelques semaines de maladie, mes cheveux commencèrent à grisonner et se mirent à tomber si rapidement que je fus menacée de calvitie imminente. Ayant entendu parler en termes élogieux de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, je commençai



l'usage de cette préparation, et je fus si satisfaite des résultats, que je n'ai jamais essayé l'usage d'autres pommades. Elle empêcha mes cheveux de tomber, provoqua une nouvelle pousse et me garantit le cuir chevelu contre les pellicules. Une seule application de temps en temps me conserve la chevelure dans sa couleur naturelle. Je n'hésite jamais à recommander n'importe quelle médecine d'Ayer à mes amis.” —Mrs. H. M. HAIGHT, Avoca, Ill.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer PRÉPARÉE PAR LE DR. J. C. AYER & Co., LOWELL, MASS., U. S. A.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENITEUR 187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc. Livres d'occasions, achat et vente. Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

Banque Ville-Marie

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p.c.) pour les six mois courants, égal au taux de six pour cent (6 p.c.) par an, a été déclaré sur Capital payé de cette institution, et qu'il sera payable au Bureau Chef ou à ses Succursales, le ou après lundi, le premier jour de juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au Bureau principal, mardi, le 16 juin prochain, à midi.

Par ordre du Bureau de Direction,

W. WEIR, Président.

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 61

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p.c.) pour les six mois courant, égal au taux de six et demi pour cent par an a été déclaré sur le capital payé de cette institution et sera payable au bureau de la banque à Montréal, le et après lundi, le 1er juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la Banque, de Montréal, mercredi, le 17 juin prochain, à midi.

Par ordre du Bureau de Direction,

TANCREDI BIENVENU, Gérant.

..... LISEZ.....

“Le Monde”

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL-CONSERVATEUR

DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

“LE MONDE” s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques

(Entre La Presse et La Patrie)

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE : la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.



Institution Cure d'Eau Kneip.

MILWAUKEE, Wis., Juillet, 1894. (8)

Il est de mon devoir de reconnaître ce qui suit :— J'ai souffert beaucoup de Vomissements pendant plusieurs mois. Tous les médecins appelaient cette maladie une affection nerveuse, mais leurs traitements ne me donnèrent aucun soulagement. A San Francisco on me recommande le Tonic Nerveux du Père Koenig. Après en avoir pris pendant quelques jours, les symptômes de ma maladie disparurent. Une seule bouteille suffit pour me guérir entièrement. REV. A. GOETTE.

Mal de Tête de 30 Ans.

MILWAUKEE, Wis., Mai, 1894.

Il y a à peu près 30 ans, pendant un feu, je tombai dans une cave, pleine d'eau. Comme c'était en hiver, mes vêtements gèlerent sur moi avant que je puisse me changer. Depuis ce temps là j'ai souffert de sévères maux de tête, et je fus traité par plus de 15 médecins; mais rien ne me fit autant de bien comme une bouteille de Tonic Nerveux du Père Koenig. J. NETZHAMMER.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratuite. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille et 6 pour \$5.00.

AGENTS
E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
Laroche & Cie Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 mois
ABONNEMENT	Paris et Seine 50f	26f	14f
	Départements 56f	29f	15f
	Etranger... 62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



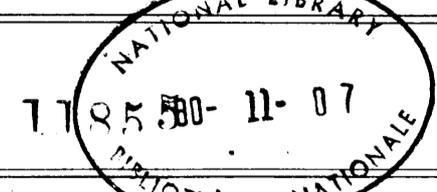
FAUSSES DENTS SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez
J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**

EXTRA-VIOLETTE VIOLET AMBRE ROYAL
Véritable et suave Parfum DE LA VIOLETTE
Nouveau Parfum extra-fin.
PARIS 29, D^e des Italiens
SEUL INVENTEUR DU
SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE



PRODUITS DE LA

GRANDE CHARTREUSE

LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :

POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS

Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE

AU CANADA

LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS

ALIMENTAIRES de MONTRÉAL (limitée).



DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



A. S. BROSSEAU, L.D.S.
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE L'ACCESSION

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéi-commis.
Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,
BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.
Achète des débiteures et autres valeurs désirables.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

U. PERREAU

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 30 mai 1896

53,144

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE - DAME

Le Plus GRAND MAGASIN DE MONTRÉAL

GRANDE VENTE - TAPIS

Tapis de Bruxelles

Valeurs Extraordinaires

Maintenant offertes durant la Grande Vente pour cause de changement

Tapis de Bruxelles de très belle qualité, beaux dessins et couleurs, 23c la verge.

Tapis de Bruxelles choisis, nouvelles couleurs, 83c la verge.

Tapis d'escaliers à l'avenant, 83c la verge.

Spécial

Un assortiment considérable de magnifiques Tapis de Bruxelles, des plus nouveaux dessins de la saison, avec bordures 5-8 à l'avenant, 89c la verge.

Tapis d'escaliers à l'avenant, 89c la verge.

Les Meilleurs du Lot

Tapis de Bruxelles, dessins et couleurs des plus élégants, convenables pour n'importe quelle chambre, avec jolies bordures, et tapis d'escaliers à l'avenant, 98c la verge.

Tapis Royal en Peluche Poilue

Paraissent et durent aussi bien que n'importe quel Tapis dispendieux ; les couleurs sont des plus riches, avec jolies bordures à l'avenant, \$1.30 la vg.

Tapis Tapestry

Jolis Tapis Tapestry utiles, convenables pour chambres à coucher, etc., en une grande variété de dessins 48c la vg.

Tapis Tapestry, avec bordures à l'avenant, 63c la vg.

Vente de Rideaux

Rideaux en dentelle blanche, de différents patrons et de toutes grandeurs ; prix de vente depuis 29c la paire.

Rideaux en dentelle crème dans tous les plus nouveaux patrons et de toutes grandeurs ; prix de vente depuis 75c la paire.

Véritables rideaux Delhi, imprimés à la main, couleurs non changeantes, convenables pour résidences de campagnes et de places d'eau ; prix de vente \$2.50 la paire.

Rideaux d'Orient, rayés, bonnes couleurs, toutes grandeurs : prix de vente depuis \$1.35 la paire.

Bons rideaux de chenille, magnifiques couleurs, avec bordures et bouts fortement frangés, prix de vente depuis \$2.85 la paire.

Articles de Ménage

Stores en drap opaque avec accessoires complets, 33c chaque.

Bonnes cretonnes imprimés de différents patrons, de 7c à 10c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame